

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1928

THÈSE

N^o 303

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Denis PIGOT

Né le 20 avril 1892 à Louhans (Saône-et-Loire)

LOUVEL

ÉTUDE DE PSYCHO-PATHOLOGIE HISTORIQUE

Président : M. H. CLAUDE Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE

—
1928

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1928

THÈSE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Denis PIGOT

Né le 20 avril 1892 à Louhans (Saône-et-Loire)

LOUVEL

ÉTUDE DE PSYCHO-PATHOLOGIE HISTORIQUE

Président : M. H. CLAUDE Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE

—
1928

1. — PROFESSEURS

	MM.
Hydrologie, thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBE.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECENE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène	N...
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET.
	HARTMANN.
	LEJARS.
Clinique ophtalmologique	GOSSET.
Clinique urologique	TERRIEN.
	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeur sans chaire	BRANCA.
Clinique de la tuberculose	L. BERNARD.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM

ABRAMI	Pathologie médicale.
ALAJOUANINE . .	Neurologie et psychiâtre
AUBERTIN	Pathologie médicale.
BASSET	Pathologie chirurgicale.
BAUDOUIN	Pathologie médicale.
BINET	Physiologie.
BLANCHETIERE . .	Chimie biologique.
BROCQ	Pathologie chirurgicale.
BRULÉ	Pathologie médicale.
CADENAT	Pathologie chirurgicale
CHABROL	Pathologie médicale.
CHIRAY	} Pathologie médicale.
CLERC	
DEBRE	Hygiène.
DOGNON	Physique.
DONZELOT	Pathologie médicale.
DUVOIR	Médecine légale.
ECALLE	Obstétrique.
FESSINGER	Pathologie médicale.
GARNIER	Pathologie expériment.
GATELLIER	Pathologie chirurgicale.
HARVIER	Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER . . .	Urologie.

MM.

HOVELACQUE . . .	Anatomie.
HUTINEL	Pathologie médicale.
JOYEUX	Parasitologie.
LABBE (Henri) . .	Chimie biologique.
LARDENNOIS . . .	Pathologie chirurgicale.
LEMAITRE	Oto-rhino-laryngologie.
LEROUX	Anatomie pathologique.
LEVY-SOLAL	Obstétrique.
LHERMITTE	Pathologie mentale.
LIAN	Pathologie médicale
MATHIEU	Pathologie chirurgicale.
METZGER	Obstétrique.
MONDOR	} Pathologie chirurgicale.
MOURE	
MULON	Histologie.
PHILIBERT	Bactériologie.
QUENU	Pathologie chirurgicale.
RICHEL Fils	Physiologie.
SEZARY	Dermatologie et Syphiligraphie.
VALLÉRY-RADOT (P.) .	Pathologie médicale.
VAUDESCAL	Obstétrique.
VELTER	Ophthalmologie.
VERNE	Histologie.

III. AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

BUSQUET	Pharmacologie.
CHENOT	Obstétrique.
LEQUEUX	Obstétrique.
NEVEU-LEMAIRE . .	Parasitologie.

M

BETTERER	Histologie.
TANON	Pathologie médicale.
ZIMMERN	Physique.

IV.— AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.

ALGLAVE	}	Clinique chirurgicale.
AUVRAY		
CHEVASSU		
LAIGNEL-LAVASTINE		Clinique médicale.
LE LORIER		Clinique obstétricale.
LEREBOULLET		Clinique médicale infantile.

MM.

LERI	}	Clinique médicale.
GOUGEROT		
MOCQUOT		Clinique chirurgicale.
PROUST		Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ		Clinique chirurgicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

M. MAUCENET agrégé	}	chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes mutilés.
FREY		
CHAILLEY-BERT		Stomatologie.
LEDOUX-LABARD		Éducation physique.
		Radio-orthopédie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans ses dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE.

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE

Mort au Champ d'honneur.

A MA MÈRE

A MA FEMME.

A MES ENFANTS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR HENRI CLAUDE
PROFESSEUR DE CLINIQUE DES MALADIES MENTALES
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.
MÉDECIN DES HOPITAUX ET DE L'ASILE SAINTE-ANNE.
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

*En le remerciant de m'a-
voir fait l'honneur d'accepter la
présidence de cette thèse.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR J. LÉVY-VALENSI
MÉDECIN DES HOPITAUX.
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

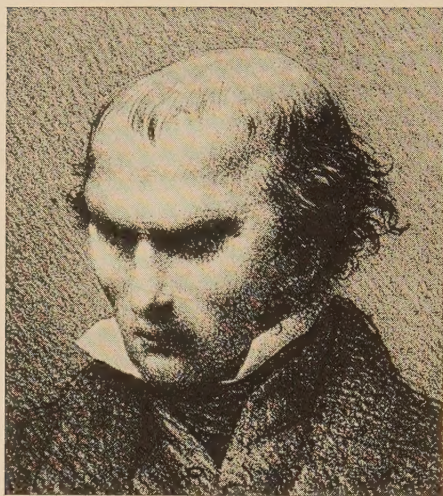
*Avec ma reconnaissance de
m'avoir inspiré l'idée de ce tra-
vail et de m'avoir réservé le
bienveillant accueil qui m'a
profondément touché.*

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX.



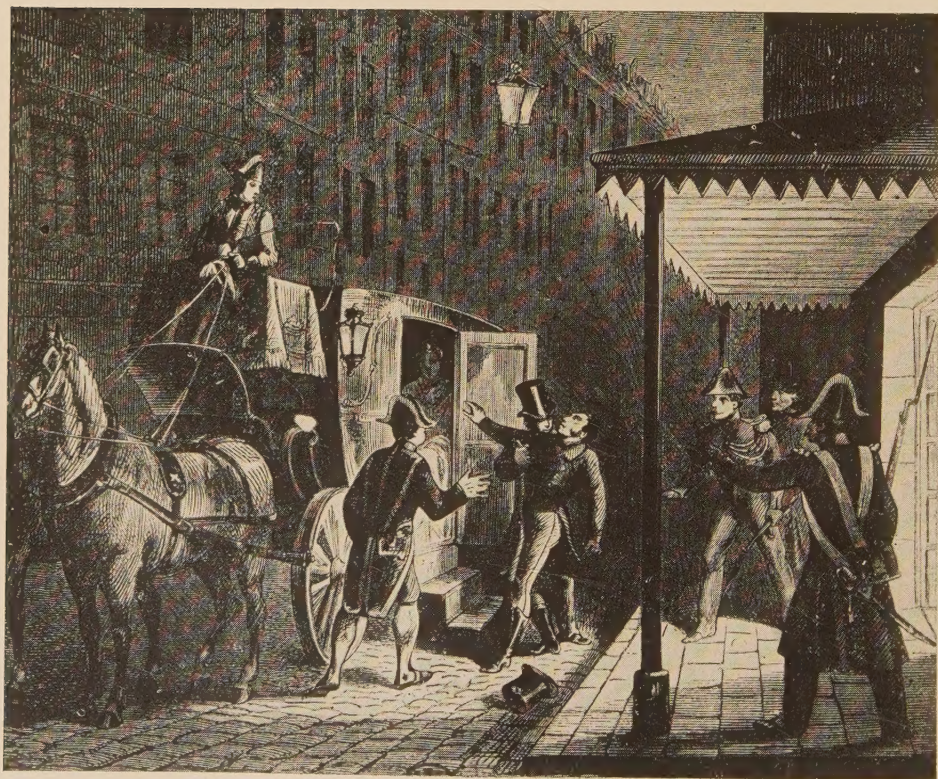
Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547913_0024



Louis-Pierre LOUVEL

dessiné à la Chambre des Pairs



L'assassinat du Duc de Berry

UNE NUIT TRAGIQUE

Le 13 février 1820, jour de dimanche gras, l'Opéra donnait en soirée « par extraordinaire » *Le Rossignol*, *Le Carnaval de Venise* et *Les Noces de Gamache*. Auprès de la célèbre Bigottini, une ballerine au maigre talent, Virginie Oseille, forçait l'admiration par sa « parfaite beauté et sa taille remarquable ». C'était, au dire de Marquiset, la plus jolie femme du moment et le duc de Berry en avait fait sa maîtresse. Ce soir-là, le duc et sa femme occupaient leur « élégante loge tendue de soie bleue ». Vers onze heures, alors que le rideau tombait sur le deuxième acte du *Carnaval de Venise*, la duchesse, peut-être pour céder à un mouvement de jalousie bien naturel, manifesta l'intention de se retirer. Le Prince la reconduisit jusqu'à sa voiture; et tandis que, sans manteau et sans chapeau, il regagnait l'auvent qui décorait l'entrée réservée à la famille royale, il se sentit rudement poussé et s'écria : « Voilà un fameux brutal »; et tout aussitôt, ayant porté la main à sa poitrine : « Je suis assassiné et je tiens le poignard ». Lui-même arracha le couteau sanglant et tomba dans les bras du comte de Mesnard en mur-

murant : « Je suis un homme mort¹ ». Au même moment, un individu vêtu d'une redingote bleue, d'un pantalon gris et d'un chapeau rond, la figure hâve, la barbe et les cheveux bruns, les oreilles parées de deux anneaux d'or, s'échappait de la foule et courait à toutes jambes par la rue de Richelieu vers le boulevard². Au coin de l'arcade Colbert, on vit l'homme renverser dans sa fuite un garçon limonadier du café Hardy, qui portait sur sa tête un plateau chargé de bavarroises. Cet accident fut mis à profit par l'adjudant de ville Meunier, qui put rapidement lui mettre la main au collet, et le conduire au corps de garde. L'assassin, interrogé, déclara : « Je me nomme Louis-Pierre Louvel, âgé de trente-six ans, ouvrier sellier, travaillant pour le compte de sieur Labouzelle, sellier du roi; je suis né à Versailles le 7 octobre 1783, de Jean-Pierre Louvel et de Louise Moutier son épouse ». L'on découvrit sur lui le fourreau du poignard et une alène de sellier... Et tandis que dans l'antichambre de l'administration de l'Opéra, les magistrats procédaient aux premiers interrogatoires, un spectacle poignant se déroulait dans la salle voisine.

Le décor est simple: les bustes de Grétry et de Glück, quelques affiches sur la tenture verte, le pétilllement du feu de bois dans l'âtre, la triste lueur de quelques

1. Mme de Béthisy, « dame pour accompagner » la duchesse de Berry a raconté à la duchesse de Gontaut avoir retiré elle-même le poignard de la poitrine du duc. Cette version est démentie par tous les récits des témoins.

2. L'Opéra, alors académie royale de musique, occupait l'emplacement du square Louvois, l'entrée de la loge royale se trouvait au numéro 2 de la rue Rameau. L'assassinat du duc de Berry fut la cause de sa démolition.

bougies. Sur un grabat, le prince se meurt au milieu des plus atroces souffrances. « Un ange est assis à ses côtés ; à sa pieuse douleur, à ses tendres soins, on devine que cet ange est sa jeune épouse¹ ». La duchesse de Berry, en grande parure, la tête nue avec des guirlandes de roses, une riche robe de dentelles et des souliers de satin blanc, est entièrement souillée du sang de son mari. Tandis que l'on entend les folles contredanses qui terminent la pantomime de Lefebvre, l'abbé de Latil, évêque d'Amyclée et de Chartres, récite la prière des agonisants : « Partez de ce monde, âme chrétienne... »

En hâte, l'on cherche les médecins du théâtre, Guersent, Petroz, Dausse, Tartra ; c'est en vain. Mais bientôt se présente Drogard, immédiatement suivi de l'hérin, Fournier, Lacroix, Cazeneuve, Blancheton et Bougon. Quatre tentatives de saignée ne ramènent que quelques gouttes d'un sang épais et noir. Alors Bougon, un vieil ami de Gand, « ne prenant conseil que de son zèle, supplée aux ventouses par la succion ».

Enfin il est une heure, et Dupuytren arrive... Le célèbre chirurgien décrit ainsi l'état du blessé : « Ses traits altérés, son teint plombé, son attitude forcée et pénible sur le côté droit du corps, sa respiration courte et fréquente, la plainte qu'il exhalait à chaque instant, le sang noir qui inondait sa couche, le désordre de ses mouvements, celui de son lit, la petitesse, la faiblesse et l'irrégularité de son pouls, surtout l'aspect de la blessure indiquaient assez la gravité de son état... Le côté

1. Toutes les citations contenues dans ce récit sont extraites de la déposition de Dupuytren.

gauche de la poitrine résonnait parfaitement, mais le côté droit offrait, autour de la blessure, un large soulèvement accompagné de fluctuation produite par du sang; il rendait un son mat, obscur, et tel que celui que rendrait la cuisse, si on la frappait; nous en conclûmes qu'il existait un épanchement de ce côté ». Aucun indice certain de lésion du poumon, aucune expectoration de sang, aucune trace d'emphysème. Mais « la conscience qu'avait le prince du danger de sa position, l'anxiété dans laquelle il était, l'inefficacité des secours employés, tout indiquait une blessure extrêmement grave et la nécessité d'agir ».

« Mais quel parti prendre ? Celui de fermer hermétiquement la plaie, bon dans le cas où le sang se porte avec violence au dehors et où il faut arrêter à quelque prix que ce soit une hémorragie qui pourrait devenir mortelle, ne semblait pas requis dans le cas actuel. Celui d'attendre les effets des traitements mis en usage n'offrait aucun espoir à quiconque avait observé les progrès sans cesse croissants du mal. Le troisième parti, celui de continuer l'administration des secours déjà employés semblait offrir plus de chances... mais le soulagement qu'ils avaient amené n'avait été que momentané et une puissance supérieure à la leur l'avait détruit au bout de quelques instants... Le quatrième parti, celui de chercher la source de l'épanchement pour l'arrêter, s'il était possible, ou du moins de débarrasser la poitrine du sang qui opprimait les forces, offrait plus de chances qu'aucun des partis précédents; il était le seul qui permit d'arriver à la cause du mal...

Si, d'ailleurs, l'écoulement du sang épanché semblait l'affaiblir, plutôt que d'améliorer son état, on pouvait, en fermant aussitôt la plaie, arrêter cet écoulement...»

« A cet effet une incision fut faite à la peau, et le doigt, dirigé suivant le trajet de la plaie, arriva par elle à l'ouverture que le poignard avait faite aux muscles qui remplissent les espaces intercostaux... Cette opération avait porté à découvrir une ouverture de toute la hauteur du quatrième espace intercostal et une échancrure assez forte au bord des deux côtes, tant le poignard avait été plongé avec furie. Elle avait confirmé l'existence d'un épanchement sanguin, mais elle n'avait pas fait découvrir d'où le sang était parti; elle dut, par conséquent, diminuer nos espoirs en reculant le siège du mal à une profondeur qui ne pouvait être calculée et qui dès lors n'était plus accessible à nos moyens. L'ouverture de la plaie n'eut pas été plutôt faite qu'il s'écoula en dehors une grande quantité de sang noir... »

« Le soulagement momentané que ce débridement avait produit pouvait-il donner quelque espoir et devait-il engager à pousser plus loin les tentatives ? Ces questions furent examinées dans une nouvelle consultation à laquelle prirent part MM. Baron, Roux et Dubois qui venaient d'arriver. Le débridement n'ayant pas fait découvrir de lésion aux artères intercostales, avait par là même donné la certitude que l'épanchement et les autres accidents avaient pour cause une lésion plus profonde, et par conséquent plus dangereuse. Il était dès lors évident qu'on ne pouvait fonder aucun espoir

raisonnable sur des secours de ce genre. Pouvait-on espérer davantage de la saignée, des sangsues et des révulsifs qu'on emploie avec tant de succès dans le cas d'hémorragie interne ? La faiblesse du prince et l'inefficacité déjà éprouvée de ces moyens firent repousser cet avis... Il fut donc arrêté que l'on favoriserait seulement l'écoulement du sang épanché par l'inclination du corps sur le côté droit¹... »

Le blessé ressent des douleurs terribles à l'épigastre et à l'occiput, bientôt suivies de déjections alvines et de vomissements. Des bandeaux trempés dans de l'eau froide, alternativement vinaigrée ou éthérée, sont placés autour de la tête; l'on entretient les évacuations; enfin Dupuytren ordonne des potions calmantes et des frictions ammoniacées sur les jambes. La duchesse de Berry, maintenant revêtue d'une simple robe de tricot blanc, d'une camisole et d'un petit béquín garni de dentelles, secondait les médecins, « commé si elle eût été élevée pour ces soins ». Sa douleur « ressemblait moins à celle d'une mortelle qu'à celle d'un ange envoyé par le ciel pour consoler le malheureux duc ». Le prince conserve, avec toute sa connaissance, une sérénité angélique. « Ses facultés semblent agrandies; aucune preuve d'affection n'est oubliée. Il ne se présente pas une seule personne qu'il ne la salue par son nom,

1. On sait avec quelle violence la thérapeutique mise en œuvre par Dupuytren fut attaquée, surtout par le docteur Valentin qui critiqua même le procès-verbal d'autopsie (que nous reproduisons en appendice). Cette controverse inspira à l'Académie de Médecine le sujet du concours pour 1820 de la classe de chirurgie : « Quelle est la méthode préférable dans le traitement des plaies pénétrantes de poitrine ? » Le docteur Briot reçut la médaille d'or; il avait rejeté, dans son travail, le principe de toute intervention, sauf peut-être dans certains cas, la suture de la plaie.

— qu'il ne lui tende la main ». On lui apporte sa petite fille, âgée de cinq mois; il fait un effort pour l'embrasser et la bénir. Puis il dit à la duchesse qui s'obstinait à rester auprès de lui: « Songez du moins à l'enfant que vous portez dans votre sein ». La révélation est sensationnelle et une voix se fait entendre: « *Heu, miserande puer, si qua fata esepa rumpas, Tu Marcellus eris* ».

L'agonie devient affreuse. Le roi, prévenu par un billet laconique de Dupuytren, tient la main du blessé. Autour du lit, les membres de la famille royale et les princes du sang. La duchesse d'Angoulême « semble à force de pleurs avoir perdu la faculté de pleurer ». La douleur de son mari est « attentive et pieuse et respire une résignation héroïque. Celle de Monsieur se répand en sanglots et en larmes. Le duc de Bourbon semble assister aux derniers moments du duc d'Enghien ». La duchesse de Berry embrasse les deux petites filles que son mari avait eues d'Anny Brown. Madame Roullet, l'ouvreuse de la loge royale, et son mari, libraire de l'Opéra, secondent les efforts des médecins avec l'aide d'une figurante encore revêtue d'un costume espagnol. Et l'on a peine à écarter une jeune femme en maillot rose et jupe de gaze qui, agenouillée auprès du mourant, donne libre cours à ses sanglots. Tout ce qu'il y a de plus considérable dans Paris envahit le vestibule, l'escalier, la rue; la plupart sont en tenue de bal, d'autres en masque et en domino, les ministres, des officiers, des prêtres... Sur cette foule plane le silence de la mort.

Le duc de Berry demande avec patience au roi la grâce de l'homme qui l'a frappé, il fait ses dernières

recommandations au sujet de ses enfants et de ses domestiques; puis il perd connaissance. Dupuytren ordonne des frictions sur le cœur, fait respirer des liqueurs spiritueuses, aromatiques et stimulantes, moyens insignifiants et propres seulement à tromper notre douleur. Bientôt, la respiration devient insensible à la vue... Nous demandâmes une glace; le roi donna sa tabatière dont le verre fut placé devant la bouche et les narines. Il ne fut terni par aucune vapeur; le souffle que nous cherchions avait disparu; le petit fils de Saint-Louis et d'Henri IV n'était plus.. » A cet instant, la duchesse, ses soyeux cheveux blonds épars sur les épaules, s'échappe des mains de madame de Béthisy; elle se précipite et tombe évanouie. Le Roi, appuyé sur le bras de Dupuytren, ferme les yeux du prince¹...

L'opinion ne voulut voir en Louvel qu'un instrument inconscient. On incrimina l'Angleterre, l'Autriche, les « brigands de la Loire », le petit roi de Rome. La famille d'Orléans dut subir des huées et des insultes; Decazes fut accusé ouvertement de complicité par Martainville et Clausel de Coussergues. Peu s'en fallut même que M. de Bastard ne fût soupçonné. Mais après une instruction de trois mois sans relâche et l'audition de 1200 témoins, l'accusation dut considérer Louvel comme un vulgaire assassin politique, sans complices.

1. Le musée de l'Opéra conserve, outre l'affiche de la soirée, le mouchoir taché de sang de la duchesse, une patte de bretelle du prince et des cartes d'invitation à l'office funèbre.

Le poignard est déposé aux Archives nationales.

Son avocat, Me Bonnet, exposa fort bien, dans une belle plaidoirie la cause même du crime :

« Pour être coupable, il faut une volonté. Pour avoir une volonté, il faut avoir sa raison. L'égarement de la raison n'est pas toujours une folie complète, générale. Il est des folies totales, il est des folies partielles. D'après la définition des docteurs, il est une folie unique qui ne porte que sur un objet; ils l'appellent : *monomanie*, *fixité d'idée*, *mélancolie*, dans le sens médical. Cette folie unique ou *monomanie*, laisse l'individu qui en est possédé dans la plénitude de sa raison sur tous les autres objets; il est fou sur un article, il ne l'est pas sur le reste... »

« Sobre, incommunicatif. Louvel laisse derrière lui, une réputation, je ne dirai pas de bienveillance mais d'un bon ouvrier; eh bien ! avec son air de simplicité, ses formes modérées, il est depuis six ans; perpétuellement travaillé d'idées atroces que rien ne peut arrêter; il semble qu'un génie infernal pleuve sur sa tête et le soumette à sa puissance; il va, il vient, il retourne, avec cette idée unique d'assassiner toute la famille royale, et tout ce qui a porté les armes contre la France. Il ne peut s'en distraire; partout elle le suit, partout il retrouve le poignard; il est incessamment devant ses yeux ».

« Je n'en dis pas assez; il a soumis (et ce serait un homme raisonnable !) aux règles de la logique, je dirai presque de la morale, son épouvantable forfait. Ai-je tort, ai-je raison ?... a-t-il dit; ai-je tort d'assassiner un prince qui ne m'a fait aucun mal, que je ne connais

que par ses bienfaits ?.. Le résultat est celui-ci : sur un point, il a une folie atroce, épouvantable... »

« C'est à vous, messieurs, qu'il appartient d'apprécier la situation mentale d'un être travaillé d'un délire perpétuel aussi effroyable ».

M^e Bonnet montrait que Louvel rentrait dans le cadre des malades que, depuis 1812, Esquirol décrivait sous le nom de monomaniaques homicides. Esquirol les considérait comme irresponsables : « *Nihil a crimine, nulla ficta, à morbo tota*¹. Mais une vive opposition se manifestait : « Cet état de l'homme, lui rétorquait-on, est impossible. Votre monomanie est une supposition; c'est une ressource moderne et commode, tantôt pour sauver des coupables et les soustraire à la sévérité des lois, tantôt pour priver arbitrairement un citoyen de sa liberté »... Louvel périt sur l'échafaud.

La monomanie d'Esquirol englobait « tous les délires partiels, gais ou tristes, calmes ou furieux ». Recherchons donc comment, avec les conceptions actuelles, Louvel pourrait être classé. Pour cela il importe de le suivre dès sa naissance et de placer chacune de ses réactions dans son cadre historique. Et tout d'abord que savons-nous de son hérédité ?

1. Note d'Esquirol dans l'ouvrage de Hoffbauer, *La médecine légale relative aux aliénés et aux sourds-muets ou les lois appliquées aux désordres de l'intelligence* (1827). Cette note représente la première description, imprimée, donnée par Esquirol de la monomanie homicide.

LA FAMILLE DE LOUVEL

Des parents de Louvel nous ne connaissons à peu près rien, si ce n'est leur réputation irréprochable. Le père, marchand de toiles, avait eu d'un premier lit trois enfants décédés très jeunes, Jean-Baptiste, jardinier à Fécamp, et Thérèse, mercière à Versailles. Un second mariage lui avait donné, outre quatre enfants morts en bas âge, Françoise, couturière à Paris, et Louis-Pierre, l'assassin. Françoise était absolument normale. Thérèse subissait parfois des crises nerveuses, dont nous ne saurions préciser la nature. Jean-Baptiste, seul, présente une histoire mentale intéressante.

Ancien jardinier du Roi à Trianon, Jean-Baptiste Louvel se fixa à Fécamp. Intelligent, il connaissait un peu de latin, et avait « l'esprit orné de la connaissance de six-mille plantes ». Mais c'était un déséquilibré, et, « à son raisonnement, il n'était point facile de s'en apercevoir ». Il écrit un jour à sa sœur Thérèse : « Je me porte bien du corps ; ma réputation sur l'honneur n'est pas attaquée ; ma petite fortune n'est pas diminuée, mais ma situation morale est telle que je n'ose me servir du papier pour t'en instruire ». Son fils, François, parle ainsi de lui : « Je ne vous dirai point ses manières de

penser, car elles sont si variées et si bizarres (*sic*) qu'il n'est point possible de vous en donner la moindre idée. Mon père s'imagine que tout le monde est ligué contre lui, jusqu'à ses proches parents; il s'imagine avoir été plusieurs fois empoisonné. S'il ne vous écrit plus, à vous ni à personne, c'est de la crainte qu'on intercepte ses lettres pour s'en servir contre lui, car il pousse la méfiance au plus haut degré... Mon père ne veut pas sortir par crainte d'être pris en route par des gens apostés exprès. Il est retenu chez nous de ce moment-ci par des chimères ». Voici encore une lettre de son maître : « Louvel a des lubies, des visions que son bon sens ne peut écarter malgré les conseils de ceux qui s'intéressent à lui. J'ai souvent l'honneur d'être dépositaire des tourments de son imagination; mais, malgré tous mes efforts, je n'ai pu en effacer l'idée que des cabalistes qu'il nomme Banquiers, Maçons, sont placés au haut du clocher de l'ancienne abbaye et que, par des moyens qu'il reconnaît pourtant pour n'être ni du domaine de la chimie, ni de celui de l'électricité, ils lui font parvenir une maligne influence qui le rend mal à son aise; qu'un d'eux qui a le plus de prépondérance apparemment, lui souffle à l'oreille une règle de conduite, tantôt c'est de ne point manger, tantôt c'est de rester six semaines sans sortir de chez lui, tantôt c'est d'aller me voir parce qu'il me croit ami des cabaleurs pour me demander quand finiront ses maux, tantôt (et il le dit à sa femme, et il l'assure qu'il résistera toujours à cette suggestion) on lui dit de la tuer. Il y a cinq ans, quelqu'un lui avait dit qu'il était bona-

partiste, et, de douleur, il se jeta à la rivière dont il fut retiré par le zèle d'un voisin ». Par ailleurs il racontait que le gouvernement de Louis XVI l'avait destiné à des voyages autour du monde et « qui lo Roeis grand dé Sire de Nouvoire¹ ».

Jean-Baptiste Louvel était donc atteint d'une psychose hallucinatoire, avec interprétations délirantes, et idées de persécution et de grandeur. Son fils, François, et le maire de Fécamp sont d'accord pour rapporter l'origine de ces troubles à un alcoolisme prononcé : « Il consommait dans les cafés ce qu'il pouvait arracher au travail de sa femme et de ses deux garçons ». L'élément toxique joue certainement le rôle capital dans la genèse de ce délire. Ce n'est pas à dire cependant qu'un certain substrat mental n'ait pu avoir quelque influence à titre de terrain prédisposant et qu'une constitution paranoïaque n'ait pu précéder l'apparition de l'automatisme mental. En présence de l'incertitude de cette hypothèse, il reste que l'hérédité de Louis-Pierre, l'assassin du duc de Berry, paraît peu chargée contrairement à ce que l'on a coutume d'observer chez les magnicides.

1. La fin de ce malheureux vaut d'être contée. Le 2 octobre 1820, c'est-à-dire trois jours après la naissance du duc de Bordeaux, Jean-Pierre Louvel a la malencontreuse idée de demander un passeport pour Paris. Le lendemain, il poursuit une jeune dame qui tenait dans ses bras un enfant de quatre mois en criant : « Voilà la princesse ! » Il est immédiatement arrêté. Le procureur du Havre ne trouve pas de motifs suffisants pour poursuivre l'interdiction et constate qu'il est « difficile de trouver des témoins qui pussent ou voulussent faire des déclarations positives sur des actes de folies qui n'ont été manifestés qu'à des époques éloignées les unes des autres, d'autant plus que cet homme paraît tout à fait raisonnable dans le moment actuel ». Mais l'on craint qu'il ne se rende clandestinement dans la capitale et le préfet de la Seine-Inférieure reçoit l'ordre de « faciliter au procureur du Roi la recherche et la découverte de faits propres à prouver la démence et la fureur de Louvel ». Par jugement du 23 mai 1820, le tribunal civil du Havre prononce son interdiction pour cause de démence et Jean-Pierre Louvel a été transféré à la maison de détention et de correction de Rouen.

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE DE LOUVEL

Sa sœur Thérèse nous assure qu'il est né doux, docile et gai. Son père avait tenu à le faire baptiser le jour même de sa naissance et il aurait voulu lui transmettre ses principes religieux; mais le manque de ressources et la mort de la mère l'obligèrent à envoyer son fils à l'Institution des enfants de la patrie (plus tard la Pitié de Paris) où l'instruction était donnée aux frais du gouvernement. Là on lui fit commencer son éducation par la lecture des Droits de l'Homme, l'étude de la Constitution et la récitation des prières républicaines : « Je vous salue, sans culottides, nom révééré, que... » Il sortit de cette école sans avoir pu apprendre à écrire : « J'étais trop jeune », dit-il plus tard ingénument : il avait onze ans. Du reste, il ne sut jamais former ses lettres correctement et les écrits que nous possédons de lui sont difficilement déchiffrables. L'orthographe fut toujours pour lui chose étrangère, et le calcul guère plus familier : dans sa prison, il voulut un jour, pour se distraire, compter le nombre des signataires de son acte d'accusation; après bien des atermoiements il arriva au chiffre de 208 signatures : il y en avait 116...

Entre temps, le père, lui aussi, était mort. Sa sœur Thérèse, qui tenait un petit commerce de mercerie à Versailles, le recueillit pendant deux ou trois mois, après quoi, elle l'envoya en apprentissage à Montfort l'Amaury, chez un oncle maître-sellier. A ce moment, elle voulut lui faire donner l'instruction religieuse en vue de sa première communion; mais, pour la deuxième fois, les églises furent fermées. Bien au contraire, l'oncle et le maître d'école de Louis se trouvaient avoir des principes révolutionnaires ardents qu'ils inspirèrent fortement à leur élève. Après deux ans, comme il ne faisait aucun progrès dans son métier, Thérèse le rappela à Versailles et leur cousin Labouzelle, maître sellier à l'école d'équitation aux Grandes-Écuries, l'embaucha à raison de dix sols par jour. Il vécut alors avec sa sœur « sans jamais lui avoir donné, a-t-elle affirmé, le moindre sujet de plainte; il était laborieux, doux, fort rangé, mais *taciturne, rêveur, et ne se liait avec personne* ». Elle ne lui a connu aucun ami intime. Labouzelle en était très satisfait. Il le trouvait « sobre, rangé, faisant peu de dépenses, fidèle dans les commissions à lui confiées, mais *froid, sombre et peu communicatif* ». Déjà, à cette époque, il « manifestait continuellement un désir inquiet qui le portait à *s'isoler et à fuir tout le monde* ». Et, de fait, on le rencontrait très souvent « dans le parc, seul, et ayant l'air occupé ». Louvel enfant était un *insociable*.

Par ailleurs, *avide de connaître et autodidacte*, il lisait pêle-mêle tout ce qui se présentait...les papiers imprimés qu'il ramassait dans la rue et ceux que sa

sœur achetait à la livre pour envelopper les marchandises de son commerce...

Un livre avait produit sur lui une profonde impression : *Qu'est-ce que la théophilanthropie?* de Chemin, manuel qui renfermait la morale et les dogmes du culte nouveau. Thérèse lui avait prêté ce livre, car « la morale lui en avait parue belle et les principes lui en semblaient bons ». La théophilanthropie en effet était basée sur l'enseignement même de l'Evangile et marquait un retour à l'Ecriture. Lui, fut littéralement exalté par ces mots au sens mystérieux et sans cesse répétés de justice, loyauté, bienveillance... Il embrassa avec ardeur cette idée de « saisir l'homme dès sa naissance pour le conduire à la Vertu par le désir de plaire à l'Auteur de son être et à ses concitoyens ». Lorsque, à seize ans, il vint se fixer à Paris, il participait avec ferveur à toutes les cérémonies, observant scrupuleusement toutes les pratiques de dévotion. Les décadis et les jours de fête, il allait à Saint-Germain l'Auxerrois, alors temple de la Reconnaissance. Là, donnant libre cours à son mysticisme, il chantait avec ardeur, entre les lectures, les odes consacrées à la Grandeur de Dieu, la piété filiale, la jeunesse, l'hymen, la variété des saisons, la souveraineté du peuple, etc...

Il se montrait toujours plus *assoiffé de lecture* et il continuait son instruction, déjà si bizarrement commencée, dans les publications théophilanthropiques de Lareveillère-Lepeaux et François de Neufchateau, les feuilles périodiques : *l'Echo des cercles patriotiques et des réunions de théophilanthropes*, *l'Ami des théophilan-*

thropes, recueil de morale universelle, et surtout l'*Année théophilanthropique* publiée par Chemin et qui était un amalgame de lectures et de pensées des moralistes et philosophes anciens et modernes, depuis Socrate et Pythagore jusqu'à Moïse et Jésus-Christ en passant par Confucius et Phocylide. Mais l'assimilation se faisait mal et plus tard ses interrogatoires nous montreront que, dans cet esprit inculte, il ne restera de ces acquisitions si disparates que quelques idées grossièrement erronées...

Econome par habitude, il dépensait fort peu au point qu'il put, après peu de temps, se vêtir à neuf et acheter une montre d'argent. Sobre par raison, vingt sous suffisaient à sa nourriture journalière; il ne prenait qu'un seul repas à l'auberge et achetait trois à quatre pains de quatre livres d'avance « parce que, disait-il, on mange moins de pain quand il est dur ». Les journaux ne l'intéressaient guère, mais le Théâtre Français et le Vaudeville l'attiraient de temps en temps. Il paraissait beaucoup aimer ses sœurs, du moins le croyaient-elles, et se montrait toujours serviable « sans intérêt, dit un de ses camarades, car il allait jusqu'à refuser de boire avec ceux à qui il avait rendu service ». Mais il devenait chaque jour plus silencieux et concentré et l'amitié lui était inconnue : « Quand j'entrais dans une maison comme ouvrier, je frayais avec ceux qui y étaient; quand j'en sortais, je ne les recherchais plus ». Cette habitude d'isolement fut celle de toute sa vie et, interrogé, Louvel put dire : « Je vis seul et n'ai pas d'ami ». Pourtant il voyait parfois un cousin germain,

Aubry, mais sans la moindre intimité et Aubry ne l'a même pas invité à ses noces. Vivant chaste et seul, il travaillait beaucoup, ne quittant parfois son atelier qu'à onze heures du soir. Mais, *inadaptable*, il ne se pouvait plaire nulle part et en moins de deux ans il changea six fois de patron, et encore plus souvent de logement...

Pendant cette courte période, l'enthousiasme de la foule à l'égard de la théophilanthropie était tombé et avait fait place à un sentiment général d'indifférence qui dégénéra vite en raillerie, puis en colère et en haine. La célébration du culte était troublée par des manifestations tumultueuses et violentes; des divisions éclataient au sein de la Société; et enfin, par arrêté du 12 vendémiaire an X, le Premier Consul, qui venait de conclure le Concordat, interdisait aux théophilanthropes de se réunir dans les édifices nationaux. Louvel ne comprit pas; Paris était décidément odieux; il possédait trente à quarante francs en poche : il fallait partir. Un soir qu'Aubry, revenant de chez un oncle commun, l'avait reconduit jusqu'à sa chambre sa stupéfaction fut grande de trouver les effets empaquetés :

« Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Que demain à quatre heures du matin je serai en route.

— Pour quels lieux ?

— Pour mon tour de France.

— Quoi, sans consulter tes oncles ?

— *J'aurais l'air de leur demander la caristade.*

— Ni tes sœurs ?

— Non, je leur écrirai ».

Déjà, par une *vanité* singulière, il entendait placer d'office son jugement au-dessus du jugement de tous ceux qui pouvaient avoir sur lui quelque autorité d'affection et de parenté. « Je ne voulais recevoir d'observation de personne ».

Le lendemain, Louvel était parti... Et sa fantastique randonnée à travers la France ne durera pas moins de douze ans. Il se dirige d'abord vers le Midi par Orléans, Tours, Poitiers, Mende, Angoulême, Cognac, marchant le plus souvent à pied. A Royan il embarque pour Bordeaux où il séjourne trois mois, travaille six mois à Pau et après Auch, Toulon, s'arrête trois semaines à Carcassonne d'où il gagne Lyon. Dans cette ville il se fait recevoir « Compagnon du Devoir ». Cette société, fondée par un groupe d'ouvriers, avait pour but de s'entr'aider, s'assister dans les maladies et se procurer de l'ouvrage ». Les cotisants avaient un moyen secret de se reconnaître et lorsque Louvel arrivait dans un lieu inconnu, il y découvrait ainsi sur-le-champ des amis disposés à lui être utile. Instable comme toujours, il ne reste qu'un mois à Lyon, et gagne Saint-Symphorien.

Enfin, au début de l'année 1805, il arrive à Cusset. Aussitôt il entre au service d'un sellier, Guillaume Michellet, qui « voulait le renvoyer parce qu'il n'avait aucune croyance religieuse. Il chantait lorsqu'il tonnait et riait pendant que ma mère, à genoux, priait Dieu ». Pour la première fois, on trouve chez lui trace

d'une liaison amoureuse; il s'y est révélé féroce-
ment jaloux, si l'on en croit Michellet : « La seule personne
avec laquelle je l'ai vu promener était une ouvrière en
robes. L'ouvrière dit un jour que s'il s'apercevait qu'elle
parlât à une autre personne qu'à lui, il la tuerait. Je
me suis aperçu que lorsque la jeune ouvrière venait
chez moi, Louvel la regardait avec des yeux inquiets ». Sa
méfiance n'était pas moins profonde que sa vanité.

Malgré cela, son séjour à Cusset s'effectuait sans
trop de heurts, lorsque, ses vingt et un ans étant son-
nés, Louvel fut atteint par la conscription. On deman-
dait dix-sept hommes. Il avait tiré le numéro 32, aussi
se crut-il exempt de tout service. Sa joie fut grande
mais de courte durée. Au bout de trois à quatre mois, on
l'avertit qu'il serait appelé. Il réclama énergiquement
et exigea d'être conduit devant le maire qui fit droit
à sa réclamation. Alors « le mélange d'inquiétude et
de joie, c'est Louvel qui parle, me donna la fièvre ». On
le reçut à l'hospice où sa conduite fut tout à fait
correcte. La Supérieure a déclaré qu'elle n'avait pas
eu à s'en plaindre, et une des sœurs s'est souvenue
qu'il « aimait beaucoup la lecture et que, pour satisfaire
ses goûts, il s'occupait continuellement à se procurer
des livres ». Enfin, en septembre, à peine sorti de l'hô-
pital, Louvel est définitivement appelé. Cette fois, c'est
irrévocable. Il reçoit l'ordre de se présenter à La Palisse
le premier jour complémentaire de l'an XIII et de se
présenter deux jours après devant le préfet de l'Allier.
Il entre au train d'artillerie de la Garde Impériale le
4 octobre 1805 et est dirigé sur Paris.

Le début de son nouveau séjour dans la capitale se passa très bien, mais vite il se sentit vraiment trop blessé dans ses sentiments d'indépendance et incapable de se conformer plus longtemps aux exigences de sa nouvelle vie. Bien qu'il lui fallût parfois monter à cheval, ce qui ne lui déplaisait pas, il travaillait le plus souvent de son état. Malgré cela, atteint de varicocèle¹, il revendiqua violemment, affirmant à maintes reprises à sa sœur que si on ne le réformait pas il déserterait... Enfin, le 6 mai, son congé de réforme est obtenu. Sans plus attendre, Louvel va dire adieu à ses sœurs. Vainement le maître sellier du régiment essaie encore de le retenir. Toujours en quête de l'inconnu, il repart, heureux de pouvoir donner de nouveau libre cours à son humeur erratique. Son infirmité, qui ne lui permettait pas de travailler de son métier sous l'autorité militaire ne l'empêchera pas de faire à pied des étapes journalières de dix à quatorze lieues. Louvel se livrera à d'incessantes pérégrinations en tous sens, qui embrasseront à peu près la France entière.

Son *instabilité* le pousse sans cesse à changer de résidence. Quand il se déplace, tout va bien et il écrit à sa sœur aînée : « Je suis le plus heureux de toute la famille ». Nous ne le suivrons pas à travers son fol

1. Les auteurs, sur la foi des déclarations de Louvel lui-même et de ses sœurs, mentionnent qu'il a été réformé avec le diagnostic de hernie. Mais nous avons découvert aux Archives son congé de réforme au dos duquel se trouve le certificat de visite, daté du 2 mai 1806, établi par le chirurgien en chef Larrey et le médecin en chef Sue de l'hôpital militaire de la Garde impériale; ce certificat est ainsi libellé : « Louis-Pierre Louvel, soldat du train d'artillerie à cheval de la Garde impériale est affecté d'un varicocèle qui s'augmente à la moindre fatigue et ne peut continuer son service. En conséquence nous estimons qu'il est dans le cas d'invalidité absolue. » — A. N. CC 503, liasse I. — Cote 7.)

vagabondage. On le trouve à Bruxelles, Blois, Nancy, Marseille, Bordeaux, Nantes, Brest... Ses arrêts sont de très courte durée. Quelques jours seulement. Dès son arrivée dans une ville, les « compagnons » lui procurent du travail; aussitôt qu'il s'est assuré le nécessaire pour parcourir une nouvelle étape, vite il repart. Pourtant il a séjourné plusieurs mois à Besançon, comme l'attestent deux lettres saisies chez sa sœur, et quelques semaines à Etampes, où on le rencontrait le soir, sur la grande route, avec une jeune couturière. A Nîmes il s'arrête un peu, fortement intéressé par les curiosités de la cité. Et plus tard, dans sa prison, Louvel aimera à exalter la beauté des villes et des campagnes qu'il aura parcourues.

Enfin, à la fin de novembre 1813, il est pour la troisième fois à Metz. Comme partout, il change fréquemment de patron. Il reste quelques jours au service du maître-sellier Hennequin, chez qui « il ne s'est pas montré du tout sociable ». Woïrhaye l'occupe pendant trois mois et le renvoie en le jugeant « peu délicat »; si l'on écoute l'autre son de cloche, Louvel s'est refusé à se plier aux exigences de Woïrhaye qui aurait voulu abuser de ses services... Puis il travaille chez Baudoin. Henry, d'autres encore peut-être...

Tous ses patrons sont unanimes pour reconnaître son assiduité au travail. Son livret d'ouvrier ne porte pas moins de quarante-six certificats de maîtres selliers, dans lesquels reviennent toujours les mots : « honneur, probité, honnête homme, conduite estimable ». L'un d'eux le note ainsi : « fort bon ouvrier, *entêté* sur la

manière de travailler ». A ses camarades il paraissait « bizarre et même dédaigneux ». « L'air toujours préoccupé, pensif, il aimait à être seul », et menait l'existence du misanthrope. Drôme, compagnon sellier d'Epinal, ne s'expliquait pas pourquoi « quand il avait besoin d'un verre d'eau-de-vie ou de vin, il allait le boire seul ». Louvel parlait très peu et toujours après avoir réfléchi; sa taciturnité était une énigme pour tout le monde. N'insistons pas davantage; nous l'avons déjà vu aussi solitaire à 18 ans. Il ne s'attachait pas davantage aux femmes et il confia à un officier de paix préposé à sa garde : « Je n'ai jamais eu de bonne amie en titre; à dire vrai, j'ai vu des femmes, tantôt l'une, tantôt l'autre, à qui j'ai donné par-ci, par-là, soit bagues, soit boucles d'oreilles, mais jamais de portraits ». Il les fréquentait pour satisfaire ses sens; son cœur paraissait de marbre. Pourtant, il était toujours prévenant, mais il n'aimait pas à donner; et lorsque, bien plus tard, en 1818, il eut la « joie » d'apprendre, par *La Minerve*, la souscription faite pour les réfugiés du Texas il ne fit aucune offrande et avoua : « Je ne suis pas donnant ». Guindé d'esprit et d'allures, Louvel menait la même existence frugale et ponctuelle, toujours vêtu méticuleusement, avec propreté et correction, et « aimant la parure ». Il ne parlait jamais de religion. Un jour, un ouvrier, craignant qu'il ne fût même pas baptisé, lui apporta un catéchisme et s'attira cette réponse cinglante : « C'est se moquer d'un homme de mon âge que de lui proposer l'instruction destinée à un bambin de dix ans ». Un autre l'incita à se faire franc-maçon : « Je n'ai jamais

voulu accepter, dit-il, parce qu'il faut pour cela être riche et avoir du temps à perdre. Selon moi, les réunions de cette secte ne sont que des parties de fourchette »... De politique, jamais personne ne l'avait entendu parler..

Au total, Louvel était un esprit *méfiant*, chez qui *l'orgueil* se dissimulait derrière une modestie de façade. *Difficilement adaptable* aux exigences de la vie en commun, il restait enfermé dans sa tour d'ivoire. Ces trois caractères sont intimement liés à une *fausseté du jugement* qui désormais apparaîtra dans toutes les manifestations de son intelligence. Louvel possédait donc des *tendances paranoïaques* indiscutables. Malgré tout, le contact entre son « Moi » et le monde extérieur s'opérait sans grincement sérieux; mais, bientôt, des événements graves viendront rompre l'équilibre si péniblement maintenu.

LE DÉLIRE

Déjà des bruits alarmants commencent à se répandre. L'armée française recule, les esprits s'inquiètent... Cependant Louvel passe de longues heures avec Dumont, ouvrier sellier comme lui, dont il a fait la connaissance au théâtre. Pour une fois, Louvel daigne rompre avec ses habitudes de solitude, et descendre de son piédestal. Mais ne croyons pas que cette exception ait pris sa source dans la sensibilité de son cœur. Dumont avait beaucoup voyagé, beaucoup lu; surtout il avait fait la campagne d'Egypte. Louvel aime à entendre ses récits qui l'instruisent et le renseignent sur Bonaparte...

Un jour, le blocus... Metz assiégée! Louvel court s'enrôler dans les bataillons nationaux que Durutte lève en hâte... Les proclamations des étrangers pleuvent sur la ville, répandant les mauvaises nouvelles de la guerre. Elles annoncent que « les intérêts de nos soldats sont culbutés »... Bientôt c'est l'effervescence générale; les opinions s'entre-choquent; les commentaires vont leur train... Chez Louvel, l'émotion est à son comble; son esprit est furieusement agité...

On est au début de mars. Dans la ville, la nouvelle se colporte d'un manifeste du comte d'Artois. « Le comte d'Artois ?... Un général autrichien, sans doute, pense Louvel ». Le comte d'Artois ! Pour la plupart nom inconnu ; pour les autres, déjà oublié... Mais Dumont sait : C'est un Bourbon. — Un Bourbon ? — Mais oui, le propre frère de Louis XVI. La proclamation circule de mains en mains ; elle arrive jusqu'à Louvel.

« Français ! Le jour de votre délivrance approche ; le frère de votre roi est arrivé. Plus de tyran, plus de guerre, plus de conscription, plus de droits réunis. Qu'à la voix de votre souverain, de votre père, vos malheurs soient effacés par l'espérance, vos erreurs par l'oubli, vos dissensions par l'union dont il veut être le gage. Les promesses qu'il vous a faites solennellement, il brûle de les accomplir et de signaler, par son amour et par ses bienfaits, le moment fortuné, qui, en lui ramenant ses sujets, va lui rendre ses enfants. Vive le Roi ! »

Ainsi, le comte d'Artois est à Nancy ! Il revient avec l'étranger ! « C'est lui qui conduit les étrangers au sein de la Patrie ! » et Louvel croit voir l'auteur de l'occupation de la France... La population se calme, indifférente... Louvel ne dit rien, concentre en lui-même son indignation et n'extériorise aucun sentiment ; mais sa tête est en ébullition. Il se souvient de son catéchisme républicain : « La Pénitence, c'est la vie errante des traîtres à la Patrie ». Les traîtres ce sont les Bourbons, il se le rappelle fort bien. Et cette épitaphe sur la couverture : « L'enfer vomit les rois, la Raison les détruit »... Cependant, du côté de Nancy, le canon tonne... Dans un cabaret, chacun dit son mot. On discute ; les esprits sont échauffés. On est sévère pour Bonaparte.

« Eh bien ! s'écrie brusquement Louvel, tapant vigoureusement de son poing sur la table, quand on a pris le parti de quelqu'un, fût-ce même d'un brigand, on ne doit jamais l'abandonner »... Pour la première fois, Louvel manifeste sa façon de penser. Tout aussitôt il le regrette, et bien vite il quitte la salle...

Dans la rue, on ne sait plus que croire. L'opinion se modifie. Après tout, on en a assez de ces deuils successifs dans toutes les familles. Pour qui se battent nos fils, nos frères ? Pour la Patrie ?... D'aucuns murmurent tout bas : qui sait ?... Peut être pour l'orgueil d'un tyran. Et les vieux d'ajouter : les impôts sont quatre fois plus lourds que du temps de nos rois... Sur un point, tout le monde est d'accord : il faut la paix. Beaucoup pensent : peut-être les Bourbons peuvent-ils nous la donner. On avait tant vu combattre, aux côtés de Napoléon autour du drapeau français, d'hommes parlant un langage étranger, qu'on avait perdu la notion juste des choses... Pour Louvel, la cause est entendue. Il a vu, à travers le pays, les désastres causés par la guerre, et il n'admire pas tous les actes de Napoléon... L'Empereur n'a-t-il pas « relevé les autels » ?... Mais Bonaparte... c'est la France, c'est la Patrie... Louvel ne voit la Patrie qu'à travers ses souvenirs et ses préférences ; il n' imagine pas qu'on puisse aimer la France autrement qu'à sa manière...

Enfin, la rumeur se répand : les alliés sont à Paris, Bonaparte a abdiqué, le roi est rétabli... Louvel sanglote sur son ouvrage... Mais ses larmes sont vite tarries. Il y a mieux que pleurer, il faut agir... Les traîtres

revenir triomphants à la tête de l'étranger, reprendre le pouvoir en usurpant la souveraineté du peuple ! Bonaparte déchu ! Mais la Patrie, qui sauvegarde ses intérêts ? Et la Justice, qui l'assure ? Le monde est mal fait, bien sûr. Pour le réformer il faut punir les coupables, il faut châtier. Bonaparte n'a-t-il pas montré l'exemple ? Il a fait fusiller le duc d'Enghien après l'avoir capturé par surprise à l'étranger. Il a eu raison. Oh ! sans doute, l'opinion l'a blâmé ; Chateaubriand, qui dans d'autres temps* l'avait loué au point de le comparer aux héros bibliques, a vu son enthousiasme pour l'empereur se tourner brusquement en mépris ; l'Impératrice Joséphine elle-même est intervenue avec ardeur en faveur du prince ; beaucoup ont pensé que tuer un adversaire, sans exposer sa propre poitrine, était un acte indigne du magnifique guerrier qu'était Bonaparte. Mais... n'a-t-il pas fallu, à ce soldat, un courage surhumain pour exécuter une telle lâcheté ? C'était une nécessité : « Le duc d'Enghien devait être considéré aux yeux de Bonaparte, non seulement comme lui faisant ombrage mais encore comme le chef d'une armée de Français qui avaient porté les armes contre leur Patrie, que les lois, toujours en vigueur, condamnaient et qui pouvait être pris partout où il y avait possibilité ; ceci rentre dans ma manière de voir. Le temps n'effaçait pas le crime du duc d'Enghien qui, à toutes les époques, devait subir la peine que la Nation avait prononcée contre tout émigré pris les armes à la main¹ ».

1. Propos tenu par Louvel à l'officier de paix Lafont.

Dehors, la décisive nouvelle est accueillie avec joie. Le peuple est vite à déchirer l'image qu'il a adorée..... Lui, Louvel, est donc seul à comprendre? Mais oui, seul il a reçu la grâce de posséder toutes les lumières, toute la sagesse. C'est à lui de prendre en main la cause de la Patrie; et soudainement, comme illuminé, il reçoit «la mission de la venger et de punir les traîtres». Jusqu'alors Louvel était lui-même à la recherche de ce qu'il voulait, mais désormais il a trouvé sa voie, il va rendre la Patrie à ses destinées : « Enfin, s'écrie-t-il en lui-même, *je commence à voir ma carrière prendre une certaine importance !* »

Sur la place, on lui montre Kellermann, le duc de Valmy. Cet homme, qui doit le plus beau de sa carrière à Bonaparte, vient de se mettre avec un zèle outré au service des Bourbons. C'est un traître.... Louvel fouille sa ferrière, examine longuement le tranchant de son alène, lui trouve la forme providentielle d'un poignard.. Mais il raisonne : « Kellermann, cela ne ferait qu'un particulier de moins; cela n'arrêterait pas les événements. C'est contre les ennemis les plus marquants de mon pays qu'il faut diriger les coups ». Et tout naturellement il songe au comte d'Artois; mais est-il possible de parvenir jusqu'à lui? Et puis, on peut frapper plus haut encore....

Le 24 avril, le roi avait débarqué à Calais; on s'en réjouissait à Metz. Louvel, révolté par l'attitude des Lorrains, décide de partir, et le 7 mai il fait viser son passeport. Le lendemain il quitte Metz en compagnie de Dumont qui l'accompagne jusqu'à Gravelotte. En

cours de route il lui dit : « Mon intention est de me diriger, sur Calais où j'espère trouver de l'ouvrage; je m'y fixerai ». Déjà la veille, il avait déclaré à Bernard, autre ouvrier sellier : « Je me dirige sur Paris et de là j'irai sur les côtes si je trouve de l'ouvrage ». Louvel évidemment se donnait un bien autre but. Lors de l'ins-
truction de son procès, il répondit ainsi au chancelier Dambray (interrogatoire du 21 février) :

« J'allais à Calais pour ôter la vie aux Bourbons. J'avais appris par des placards que le Roi devait débarquer à Calais et je m'y rendais pour le tuer. Je comptais me servir de l'alène à brédir qu'on a trouvée sur moi au moment de mon arrestation.

Le chancelier Dambray. — Mais quatorze jours avant votre départ de Metz l'arrivée du Roi en France était connue dans cette ville, vous ne pouviez donc espérer le trouver à Calais.

Louvel. — J'ai été à Calais dans le dessein de tuer le Roi, dessein dans lequel je n'étais pas encore arrêté. Je voulais voir l'effet que son entrée avait fait à Calais pour voir si ma conscience n'y répugnait pas et si je n'étais pas dans mon tort. Je savais que je ne pouvais pas tout tuer et pour faire le plus de mal aux ennemis de mon pays, je voulais tuer le plus jeune.

Le Chancelier. — Pourquoi n'êtes-vous pas allé alors au devant du duc de Berry ?

Louvel. — Je voulais m'assurer si j'étais dans mon tort et peut-être n'étais-je pas sûr de mon courage; j'ignorais d'abord par quelle province il devait arriver.»

Le comte Anglès, préfet de police, amena aussi la

conversation sur ce sujet : « Sur quel prince aviez-vous alors l'intention d'exécuter votre projet ? »

Louvel. — Sur le plus jeune, je croyais qu'il devait débarquer le premier.

Le comte Anglès. — Le Roi est venu à Calais ; n'est-ce pas lui que vous vouliez assassiner ?

Louvel. — Oui, monsieur.

A la première audience du procès (5 juin) ce voyage fut encore évoqué :

Le Chancelier. — Vous aviez dit qu'en 1814 vous aviez eu l'intention de commettre ce crime sur le Roi ?

Louvel. — Oui je suis été (*sic*) à Calais pour essayer de tuer un prince ou le Roi.

Le Chancelier. — Vous saviez bien cependant avec quel enthousiasme le Roi avait été reçu à Paris. Qui vouliez-vous frapper en supposant que vous ne l'avez pas rencontré ?

Louvel. — Ce que j'aurais rencontré à droite ou à gauche.... quelqu'un de sa famille.... l'un de ceux qui étaient revenus en France avec les armées étrangères.»

Et plus loin :

Le duc Maillé. — Dans l'instruction, Louvel a dit qu'il s'était rendu à Calais en 1814 ; pourquoi y allait-il puisque le Roi était à Paris ?

Louvel. — Je voyageais pour réfléchir, et puis pour entendre parler les uns et les autres sur le Roi ».

Enfin, dans sa prison, il tint ce propos :

« Je savais que Louis XVIII était à Paris je me suis simplement rallongé (*sic*) pour savoir ce qu'on disait du Roi à Calais et pour causer, réfléchir ».

Louvel avait bien accepté d'emblée, sans la repousser, l'idée de réformer la société à coups de poignard et de venger la Patrie dans le crime; mais il n'avait pas encore fait son choix, attendant tout de l'occasion; pourtant, si on l'en croit, il marquait une préférence pour le duc de Berry. Mais il cherchait à discuter son idée et sa sensibilité semblait répugner au meurtre : « J'avais déjà formé mon projet à cette époque mais j'avoue que je ne mettais pas une grande activité dans son exécution; cette idée s'était emparée de moi, mais c'était toutefois une commission trop pénible pour prendre son parti sans résister. »

A Calais tout est encore à la joie. Louvel est surpris de rencontrer parmi cette population froide et réfléchie une telle émotion et un tel enthousiasme. On lui montre sur la jetée, à l'endroit où le Roi a débarqué, le poteau planté « en souvenir ». Là aussi, pense-t-il, le peuple est aveugle; mais plus loin? Et il veut parcourir la route que le Roi a suivie pour regagner Paris. A Saint-Omer on vise son passeport : « Au nom du Roi... ». Il avise une auberge, lève les yeux sur l'enseigne : « Café Bourbon ». Le long de sa route, partout le même empressement des populations, la même unanimité d'espérances. A Compiègne, on lui fait le récit de la soumission des maréchaux de l'Empire, venus, le prince de Wagram à leur tête, mettre leur épée au service du Roi. Tant d'empressement le révolte....

Enfin, Paris !... « Je voulais y revenir pour me distraire des idées qui me poursuivaient... Je me demandais moi-même si j'avais tort ou si j'avais raison. J'étais affligé

des malheurs de l'entrée des étrangers ». Hélas ! le tableau est le même. On lui raconte l'entrée solennelle du Roi : « L'immense et somptueux cortège à cheval, les maisons débordant jusqu'aux toits de femmes et d'enfants, la pluie de fleurs tombant des balcons et jonchant le pavé, les fanfares des instruments, les salves des canons¹... » Et partout le drapeau blanc, le lys emblématique et l'étendard de la Maison de France. Les républicains eux-mêmes, par haine de l'Empereur, fêtent joyeusement le retour du Roi. On se passe de mains en mains des pamphlets virulents sur le « nommé Napoléon », le « parvenu d'Ajaccio », le « saltimbanque qui contrefaisait Mahomet ». Passage Feydeau, ce n'est qu'une suite de caricatures grotesques outrageusement grossières et injurieuses, de « Buonaparte, l'ogre de Corse ». Pas une seule voix ne s'élève en faveur du héros vaincu, de l'illustre exilé... « Mais alors, lui dira le chancelier Dambray, vous auriez, dites-vous, conçu votre projet dans la croyance que les Français étaient malheureux ; comment le spectacle de la joie et du bonheur public ne vous aurait-il pas engagé à l'abandonner ?

Louvel. — Je ne voyais pas la joie dont vous me parlez, mais le déshonneur de la nation... Mon esprit était malade ; les fêtes de Paris me déplaisaient ; je voulais échapper aux rondes que, disait-on, on dansait aux Tuileries et aussi vérifier si toutes les imputations dont on chargeait Bonaparte étaient fondées, assuré que si elles l'étaient c'était dans sa maison que j'en

1. Lamartine.

trouverais les preuves... Puis, je suis parti sur-le-champ pour Fontainebleau, parce que je voulais voir ce qui restait de l'ancienne Garde; mon esprit d'ailleurs était malade et j'étais pénétré de ce qui était arrivé ».

En effet, il « soupe » rapidement chez un marchand de vin, se « fait indiquer une femme qui lui donne à coucher » et après une nuit d'agitation il se met en route de bon matin pour Fontainebleau. Il n'a pas pris le temps d'aller à Versailles embrasser Thérèse; il n'a même pas cherché à voir sa seconde sœur Fanchette qui, maintenant, habite Paris.

Lès son arrivée à Fontainebleau, il se présente au sellier Dulis qui l'embauche immédiatement en lui offrant nourriture et logement. Ici comme ailleurs, à l'atelier, dans la rue, partout, ce ne sont que reproches et blâmes envers Napoléon. Mais il fait connaissance d'un sous-officier de vétérans de la Garde qui lui procure le texte du discours prononcé par Bonaparte au moment de son départ et lui raconte dans les moindres détails les derniers instants du règne de l'Empereur, le chagrin mal contenu des vieux grenadiers, les pleurs de l'armée entière. Si Napoléon était haï du peuple, s'il avait été abandonné avec une lâcheté rare par tous ses courtisans, il restait toujours adoré de ses soldats.. Et Louvel lit : « Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue, mais la guerre était interminable; c'eut été la guerre civile, et la France en eut été plus malheureuse. J'ai donc sacrifié nos intérêts à ceux de la Patrie. Je pars... Vous, mes amis, continuez à servir la France... » Quel fier langage, pense Louvel. Comment puis-je hésiter ?...

L'occasion est favorable. Le duc de Berry est de passage à Fontainebleau; des réjouissances publiques sont organisées; une grande fête est donnée. Louvel prend son alène, va parmi la foule : « Je vis le duc descendre de voiture devant un hôtel qui portait son nom; il me souvient que la Vieille Garde donnait ce jour-là une fête. La foule se rassemblait autour de lui... La pensée de l'assassiner s'empara de moi; indépendamment de la présence des nombreux spectateurs qui m'intimidèrent, j'éprouvai un combat intérieur et je m'éloignai. La satisfaction générale des habitants me fit faire des réflexions; je blâmais leurs sentiments, mais par un retour sur moi-même, je me demandais : serait-ce donc moi seul qui aurais tort ?.. J'entendais de toutes parts que Napoléon était accusé des plus grands crimes et des malheurs publics. C'est alors que je me résolus à me rendre à l'île d'Elbe pour vérifier tous les bruits injurieux qui se répandaient sur lui et m'assurer s'il méritait les outrages auxquels il était en butte. Je voulais savoir à quoi m'en tenir sur le compte de Bonaparte que son malheur pouvait faire accuser plus qu'il ne le méritait peut-être ». Et quand le comte Anglès lui demande :

« Qu'est-ce qui vous a porté à quitter Fontainebleau ?

Il répond : « Mes idées seules ».

Mais ailleurs il dit : « Je suis allé à l'île d'Elbe pour me distraire, bien plutôt que pour persister dans mes projets... Je cherchais à voyager... Au reste, je me suis souvent repenti d'être allé à l'île d'Elbe, parce que je n'avais aucunement besoin d'y aller. »

Le Chancelier. — Qu'alliez-vous faire à l'île d'Elbe ?

Louvel. — J'ai eu tort d'y aller; je sais bien que j'aurais pu rester en France pour exécuter mon horrible projet de 1814... J'ai bien fait d'aller à l'île d'Elbe. »

Ces réponses, que l'on peut rapprocher des explications embrouillées fournies par Louvel au sujet de son voyage à Calais, montrent bien l'incertitude, la contradiction, le décousu de l'esprit.

Insatiable voyageur, Louvel recommence à parcourir les routes de France. Il a trois cents francs en poche, cela lui permet de monter de temps en temps en patache et de ne pas avoir à travailler en cours de route. A Avignon, on lui fait le récit du cortège impérial accueilli par des cris féroces; à Orgon on lui raconte comment l'Empereur faillit être massacré... Tout cela lui fait mal...

En septembre, Louvel est à Marseille. Ce port ne lui paraît pas très favorable à un embarquement clandestin et il trouve bien d'aller à Toulon. Là il se renseigne sans discrétion sur les bateaux en partance. La police le suspecte, le file et l'arrête. On le trouve porteur des *Adieux de Fontainebleau* : c'était alors feuille séditieuse; mais Louvel promet bien sagement de retourner à Versailles. On le reconduit jusqu'à Marseille et on le relâche. Avec prudence cette fois, il prend des renseignements. Impossible de gagner directement l'île d'Elbe. Mais, contre la somme de trente francs, un capitaine lui fournit les papiers nécessaires, le prend à son bord, le dépose à Bastia. Après huit jours d'arrêt dans la cité corse, il monte sur un navire à destination de Livourne. Le vent n'est pas favorable... c'était

prévu... et on fait escale devant Porto Ferrajo. Louvel débarque avec quarante-huit autres personnes dont un officier de marine et un boulanger.

Enfin il est dans la maison de l'Empereur... Il se présente à Vincent, chef de la sellerie, qui l'accepte, trop heureux. Le travail ne manque pas : cent chevaux, trente-huit voitures; et Vincent n'a avec lui que deux ouvriers, Langlois et Auricane. Louvel, engagé au salaire de trois francs par jour, se met à l'ouvrage de bon cœur. Mais son caractère ne se modifie pas pour autant. « Toujours très taciturne, il vivait isolé, pour ainsi dire comme un ours ». A-t-il entretenu, comme le rapporte une note de police, un « commerce amoureux avec une jeune femme, de nom inconnu, qu'on disait être française et fille d'un *nostromo*¹ du brick de guerre l'*Inconstant* » ? C'est tout à fait improbable. Mais il aimait à s'attabler parfois au café « Del Buon Gusto » au pied de la « salita » qui menait par une forte rampe à la « Palazina di Mulini ». Là, il n'était question que de l'Empereur et on l'admirait sans réserves. Louvel, séduit par la simplicité de sa vie et la pureté de ses manières, ne cachait à personne son exaltation².

Mais à peine deux mois se sont écoulés, Louvel, pourtant près de son idole, sent ce séjour lui devenir insupportable. Le 1^{er} novembre, la « Princesse Paule » débarque dans l'île avec quelques-uns de ses adorateurs.

1. Le mot *nostromo* désignerait un grade de marine.

2. Déposition de Mariotti. — Lorsque Napoléon fut chassé de France, Louis XVIII nomma consul à Livourne l'adjudant-général Mariotti. Ce dernier pour épier tous les faits et gestes de l'empereur, avait à Porto-Ferrajo un correspondant qu'on appelait le marchand d'huiles (c'était sa raison d'être dans l'île) et qui, heure par heure, rédigeait un journal qu'il lui envoyait.

Depuis son arrivée ce n'est plus que fêtes et l'on colporte partout les petits scandales qui gravitent autour d'elle. Et puis Louvel est venu à l'île d'Elbe « pour se trouver enfin avec des Français », et autour de lui on parle italien; tout cela lui répugne... Soudain, les grands travaux qu'avait fait entreprendre Napoléon sont suspendus, les soldats manœuvrent... On correspond très activement avec l'Italie. Un jour, Pauline, part habillée en homme¹... On chuchote... Louvel surprend des confidences : On aurait offert à Bonaparte la couronne de l'Italie unifiée; le départ serait fixé au 15 novembre... Mais alors, la France, Napoléon l'abandonne?... Louvel décide de partir. Son désir se trouve devancé; l'Empereur, pour raison d'économie, supprime quelques emplois; Louvel, dernier arrivé à la sellerie, est renvoyé... en même temps que l'architecte Bettarini lui-même.

Pendant ce séjour de deux mois et demi à l'île d'Elbe, Louvel a-t-il eu des entrevues avec l'Empereur ? Pour l'instruction du procès ce point était capital à élucider; il n'apparaît pas que les magistrats y soient parvenus. Monsieur Frager, qui aurait consulté, aux archives de Livourne, les relations du « marchand d'huiles » dans lesquelles aucune conversation de l'Empereur n'était oubliée, reproduit deux entretiens que Louvel aurait eus avec Napoléon; la veille de son départ, Louvel aurait été encore reçu par l'Empereur. Il est pour le moins curieux que le récit de ces entrevues, s'il est authentique, n'ait pas été produit à l'instruction. Louvel,

1. Elle allait rejoindre Murat.

lui, a affirmé énergiquement à maintes reprises n'avoir jamais eu le moindre entretien avec Bonaparte : « J'ai vu un homme qui m'a paru loin d'être criminel. Il était, au milieu de sa garde, simple dans ses manières.

Il ne m'a jamais parlé... Et, pendant mon séjour là-bas, je n'ai fait part de mes projets à personne... Je craignais que les idées qui m'occupaient sans cesse et dont l'effervescence augmentait, loin de diminuer, se modifiasent à la longue; c'est ce qui m'empêchait d'en parler pour tâcher de les éteindre et dans ce cas cette confiance aurait pu me faire tort... Je ne me plaisais pas à l'île d'Elbe, et je n'étais pas fâché de la quitter... J'étais d'ailleurs toujours préoccupé de mon projet et je désirais constamment de revenir à Paris pour l'exécuter »... A la fin de novembre, Louvel s'embarque, plus résolu que jamais à accomplir son forfait.

Il débarque à Livourne, se rend à Paris, puis à Lucques, pour déposer, a-t-on dit sans aucune preuve, un message mystérieux. Il est certain que dans ses interrogatoires, Louvel donna fort peu de renseignements sur son passage en Italie. Avait-il été chargé de quelque mission par Bonaparte ? Il ne le semble vraiment pas. Nous savons seulement qu'il passa à Gênes, Marengo et Turin où il fut « vivement intéressé par les maisons en arcades ».

Enfin, par le mont Cenis et Saint-Jean de Maurienne, il arrive le jour de Noël à Chambéry. Ses économies sont épuisées : il faut travailler. Bien que n'étant plus « compagnon du devoir », il trouve rapidement de l'ouvrage. Monnier, son patron, en fut très satisfait :

« Sobre, assidu dans son travail, il n'était loquace que sur le chapitre de Bonaparte... et jusqu'à l'ennui. Il parlait de son séjour à l'île d'Elbe et disait que lui, Louvel, aimait beaucoup Bonaparte... et il n'avait pas besoin de le dire, car toutes les fois qu'il en parlait, il tressaillait de joie... A part son enthousiasme exalté pour Bonaparte, c'était un assez brave garçon ».

Dans la nuit du 7 au 8 mars, la ville est réveillée par un passage de troupes important. Le matin, Louvel se met à l'ouvrage comme d'habitude. Soudain, la femme du sellier fait irruption dans l'atelier : « Bonaparte est à Grenoble ! Le comte d'Artois est à Lyon ! » Louvel ne répond rien, se frotte le front, décroche froidement son tablier, le pend à l'endroit ordinaire, à côté de l'établi... s'en va. « Il ne réclame pas sa paye, abandonne ses outils, et, sans ses hardes, malgré un temps abominable, il quitte Chambéry ». Monnier ajoute : « J'ai su par la Faguet, chez laquelle il couchait, qu'il n'avait même pas emporté son bonnet de nuit ! »

Dans la soirée, Louvel est à Grenoble ; mais Napoléon en est déjà reparti. Sans plus attendre, il se remet en route et le rejoint à Lyon. Le comte d'Artois avait déjà fui : « Je l'aurais assassiné sans doute, si j'eusse été à portée d'en tenter l'exécution », a dit Louvel. En vérité son idée fixe tendait déjà à l'abandonner et son esprit était ailleurs. Sur le quai Saint-Clair, il rencontre Vincent qui venait d'acheter pour l'Empereur une superbe voiture ; auprès de lui, il reprend son ancienne charge. Enfin il rentre à Paris triomphant, avec la maison de l'Empereur... La situation s'est subitement re-

ournée. Le peuple, mécontent de la politique de Louis XVIII, acclame le cortège impérial; les proclamations du nouveau souverain sont accueillies avec joie. Paris, les villes, les campagnes, se donnent à Napoléon. Le départ des Bourbons rend Louvel au bonheur. Il s'estime désormais délivré de sa « commission ». Cette transformation soudaine du milieu chasse ses conceptions délirantes; mais la rémission de sa psychose sera de courte durée.

Jusqu'ici Napoléon a envahi la France sans coup férir, mais maintenant la bataille est devenue nécessaire. Louvel va-t-il entrer dans le rang des braves ? « Il fallait alors que je fusse soldat ou bien ouvrier et quoique je n'aie jamais trop aimé servir, j'ai trouvé une place dans la sellerie de l'Empereur, je l'ai prise. Tout Français n'avait alors qu'un parti à prendre, c'était de suivre les braves qui combattaient pour la Patrie ». Il se rend à Versailles, passe quelques instants auprès de sa sœur à qui il n'avait pas donné signe de vie depuis plus d'un an, et rejoint à Compiègne les équipages. De là il est dirigé avec toute la sellerie, sur Avesnes Fleurus et Waterloo.

Hélas ! Le retour est funèbre. Les soldats s'enfuient par bandes dans leurs foyers, les cavaliers vendent leurs chevaux, la déroute est complète... Après avoir fait une courte station à la Malmaison, l'on repart; Orléans, Poitiers, Angoulême, on ne sait où l'on va; mais le parti de Louvel est pris : il suivra Napoléon partout et toujours. Enfin, voilà Rochefort... Napoléon s'est embarqué, il y a de cela six jours... Dans la ville,

on fête le retour des Bourbons... On a vite fait de passer au camp du vainqueur. Dans la rade, le drapeau blanc est arboré sur tous les bâtiments. Louvel examine longuement l'*Epervier* qui a conduit l'Empereur jusqu'au *Bellérophon*, puis, pensif, interroge l'horizon, Si Waterloo a été perdu c'est qu'il y avait des traîtres à Gand et à Bruxelles... bien sûr. D'un côté, Bonaparte, l'homme vertueux qui n'a jamais pactisé avec l'étranger, qui n'a jamais déshonoré la nation, sacrifié, victime des ennemis de la Patrie. De l'autre, les Bourbons qui ont trahi une fois de plus la France, revenus à la tête du pays. Non; le doute n'est plus possible..

Le lendemain, il se trouve avec les équipages à La Rochelle où l'on doit attendre de nouvelles instructions... Le soir, les rues s'illuminent, la foule chante : « *Vive Henri IV* » et « *Rendez-nous notre père de Gand* ». Louvel voit avec rage ses camarades eux-mêmes danser et boire en l'honneur du Roi. Lui a reçu une mission : il l'exécutera. Il essaie de fabriquer un poignard avec un cercle de roue; impossible : « cela ploie ». Mais, place du Marché, une boutique de coutelier a attiré son attention; souvent il s'arrête, fasciné, devant la devanture. Enfin il entre, montre son alène, en commande une autre plus large, plus forte... « Le coutelier eût voulu faire un poignard qu'il n'aurait pas mieux réussi. Je lui demandai de la rétrécir sur sa meule; il s'y refusa. Je la payai 30 à 36 sols ». Puis il fabriqua lui-même une gaine de cuir pourvue à son extrémité d'une rondelle destinée à « empêcher que la pointe du poignard ne s'émoussât s'il venait à tomber »... Au bout de trois

mois les équipages sont ramenés aux Grandes-Ecuries à Paris et Louvel est licencié.

Il revient alors à Versailles et Labouzelle le reprend à son service. Il s'installe chez Thérèse qui lui trouve un air renfrogné et indéchiffrable : « Il était plus concentré, plus taciturne que jamais; ni colère, ni impatient, il ne savait plus ce que c'était que de rire. Il rentrait de très bonne heure et n'avait de liaison d'aucune espèce. Jamais ni femme, ni homme, n'est venu chez moi pour lui. Il allait promener seul dans des promenades isolées ». Lui, Louvel, « se reproche de perdre un temps précieux »; il a honte d'être ainsi inactif quand la Patrie le réclame. Mais un jour Labouzelle lui propose de le placer aux écuries à Paris « pour veiller à l'entretien journalier des objets de sellerie ». Il saisit l'occasion au bond et le 7 mai 1816 le voici de nouveau installé dans la capitale.

Aux Grandes-Ecuries, on traverse la cour de l'horloge, on monte l'escalier de la lingerie et à l'entresol on pénètre dans une petite pièce basse et faiblement éclairée; un établi, un lit de camp, quelques livres sur une planche : voilà le décor dans lequel Louvel va désormais nourrir son idée qui devient chaque jour plus obsédante. Sa nouvelle fonction lui plaît; seul dans ce petit atelier, il n'est pas accablé d'ouvrage, quelques menus travaux journaliers seulement. Il n'est là sous les ordres de personne; son chef est à Versailles. Son existence, toujours frugale et ponctuelle, étonne son entourage. A heure remarquablement fixe, neuf heures et demie le matin, cinq heures le soir, il se rend chez le gargotier

Dubois, rue Saint-Thomas du Louvre; et la servante, Françoise Darmoise, ne comprend pas cet homme, à la mine particulièrement soignée, qui vient toujours seul, s'installe à l'écart et ne parle jamais à personne. Le repas lui revient à onze sols; son logement est gratuit; avec son salaire de 70 francs par mois, il peut faire des économies. Après le déjeuner, il s'assied sous un arbre aux Tuileries et parcourt les livres que lui a prêtés sa sœur : *l'Hermitage de la Chaussée d'Antin*, *l'Essai sur les mœurs*, Newton, Descartes... Parfois il passe la soirée au Palais-Royal, exceptionnellement au théâtre... La lecture des journaux ne lui inspire que dégoût; « ils savent bien montrer le mal, mais n'indiquent jamais le remède ». Dans ses rares conversations il parle surtout de ses promenades éloignées et solitaires auxquelles il trouvait « bien plus de plaisir par cela même qu'il les faisait seul ». Il ne se lie avec personne, et rarement un camarade peut l'entraîner au cabaret : « De ma vie, dit Françoise, je n'ai vu ni homme, ni femme avec lui ». Pourtant le dimanche il s'en va « causer dans l'arrière-boutique du fruitier Vaquelin en prenant un petit verre d'eau-de-vie ». Mme Vaquelin blanchit son linge, « fait ses emplettes », et souvent l'accompagne dans quelques promenades... sur les boulevards extérieurs, le long du canal de l'Ourcq, à Saint-Cloud, etc.. Leurs relations furent-elles plus intimes ? Il ne le semble pas : « C'est une femme laborieuse et vertueuse, dit une note de police, et qui n'est ni d'âge ni de caractère à être la maîtresse de Louvel »; et lui-même avoue : « Cette fruitière est vieille et laide et certainement elle

n'a jamais pu me tenter¹ ». Ses sœurs n'ont pas le droit de venir le voir; mais parfois il rejoint Fanchette et tous deux s'en vont promener dans quelque lieu solitaire, à moins que le mauvais temps ne les oblige à s'arrêter à Vaugirard, au café des Deux-Moulins. Et Françoise raconte : « Mon frère avait un attachement désordonné à Bonaparte; il ne me parlait que de lui, toujours avec enthousiasme; et alors ses yeux brillaient comme des éclairs; il avait une profonde animadversion contre les Bourbons : je ne les aime pas, me disait-il, mais je ne leur veux pas de mal ». Plus loin elle ajoute : « *Il supportait très difficilement la contradiction* ». Quant à Thérèse, elle ne le voyait plus que rarement; avec elle il affectait toujours le calme sur les événements : « les événements politiques, respectons-les, parlons-en peu et sagement ».

Au début de 1816, le duc de Berry a épousé à Naples, par procuration, Marie-Caroline, fille aînée du prince des Deux-Siciles; les nouveaux mariés ne se connaissent pas encore et leur première entrevue est prévue pour le 15 juin à Fontainebleau. De grandes fêtes doivent être données en cet honneur et Louvel, à titre de garçon sellier des Grandes-Ecuries, reçoit l'ordre d'accompagner le Roi. Il bénit la providence qui lui offre cette occasion... Cette fois, il frappera... Pas encore ! Cent fois il côtoie un membre de la famille royale, porte la main à son poignard, mais « devant ces réjouissances

1. M. Gazeau de Vantibault a rapporté que la maîtresse de Louvel reçut une pension de Louis-Philippe et fut nommée, après 1830, lingère des Tuileries. Il est sans doute question de Mme Vaquelin.

générales et la gaieté des paysans qui se mêlaient aux soldats, je me demandais : N'est-ce pas moi qui ai tort ? — Et ce doute m'a porté à suspendre l'exécution de mon projet »...

Le lendemain, Louvel se retrouve penché sur son établi, furieux contre lui-même. Comment a-t-il pu se laisser aller ainsi à l'abandon ?... Mais ses regrets s'éloignent et ses idées se précisent : « Le gouvernement est corrompu ; les Bourbons sont les plus grands ennemis du pays ». Leur race doit disparaître... et complètement. Pour aboutir, il faut de la méthode. La génération présente s'éteindra d'elle-même. Bien entendu, s'il en a le loisir, Louvel hâtera cette destruction ; mais avant tout il convient de rendre impossible toute reproduction. C'est la souche qu'il faut détruire en premier lieu. « Je n'ai qu'une vie à perdre et je veux la vendre cher », aucune erreur n'est à commettre. Sa pensée va tout naturellement vers le Roi ; « je ne pense pas qu'il ait porté les armes contre la France, mais il est revenu avec les étrangers et quiconque se trouve dans ce cas mérite la mort ». Mais ce vieillard podagre peut attendre : « Depuis longtemps l'amour chez Sa Majesté ne consiste plus que dans le souvenir¹ » ; au reste, « comte de Provence et comte de Lille, Régent, Roi de France, la nature ne lui a jamais permis que d'innocentes familiarités avec le sexe et il a été toute sa vie chaste comme Origène². » Alors ? Commencer par le comte d'Artois ?... C'est le plus coupable ; c'est lui qui provo-

1. *Sur Louis XVIII, sa cour et son règne*, par une dame de qualité.

2. *Souvenirs d'un sexagénaire d'Arnault*. — *Loc. cit.*, par M. Cabanès.

qua toutes les puissances du Nord et de l'empire germanique à la guerre pendant que le Roi, otage de la France aux Tuileries, négociait la paix. C'est lui encore qui se trouvait à Nancy avec les étrangers. Mais « Monsieur » a dépassé la soixantaine; et puis il est veuf, et franchement « quel prince serait assez imbécile pour lui donner sa fille? » Le duc d'Angoulême n'a pas eu d'enfant au cours de vingt années de mariage. Sans doute il est encore jeune... Mais un péril est autrement menaçant : le duc de Berry ! On connaît ses capacités et son étonnante fécondité est légendaire¹. N'a-t-il pas eu « deux grandes filles d'une dame anglaise chez laquelle on le voit quelquefois se rendre le soir² ». On plaisante sur l'aventure de cette femme de haut fonctionnaire qui, lors de la marche triomphale vers Paris, est venue à la tête des dames de la ville lui présenter un bouquet, et... s'en est retournée fécondée. On s'amuse aussi de la première nuit à Paris, suivie neuf mois et demi plus tard de la naissance d'Auguste Orelle. Enfin chacun sait la paternité du futur comte Charles Ferdinand de la Roche³. Et l'on rit de cette hâte de contribuer à la repopulation de son royaume. Comment donc un tel homme ne donnerait-il pas d'héritier aux Bourbons ?... La voilà bien la

1. A ce point que quelques mois après l'assassinat, a-t-on raconté, une vingtaine de femmes, venues d'une province dans laquelle quelques mois auparavant le duc avait fait un voyage, se sont jetées aux pieds de la duchesse, se déclarant enceintes des œuvres de son mari.

2. Rapport de police du 29 octobre 1814. — Ce sont Charlotte-Marie-Augustine et Louise-Marie-Charlotte Brown, faites par Louis XVIII, après la mort du duc, comtesse d'Issoudun et comtesse de Vierzon et devenues par leur mariage princesse de Faucigny-Lucinge et baronne de Charette.

3. Le duc de Berry a encore eu deux fils illégitimes, posthumes, l'un de Virginie Orelle, l'autre de Marie Delaroche.

« souche »... Et Louvel condamne le duc de Berry à disparaître le premier. Puis il récapitule : après Berry, il frappera le duc d'Angoulême, en troisième lieu, le comte d'Artois, enfin le Roi... Ensuite ?... Tous les autres membres de la famille royale ». — Quoi, s'étonnera le procureur général, tous les princes de la famille royale ? — Tous les Français qui se sont armés contre la France, qu'ils soient particuliers ou princes... Tous ceux qui ont nui à leur Patrie... — Et pourquoi un tel amoncellement de victimes ?... — Par amour des hommes, par philanthropie... »

Pour aboutir dans ce vaste dessein. Louvel prend la résolution de s'échapper après chaque attentat. Pour cela, il se procure une petite redingote légère et des souliers fins qui lui permettront « de n'être point embarrassé dans sa fuite ». Puis il « dénature » son poignard en faisant sauter la virole, et « défigure » le manche en le grattant avec du verre ; il ne faut pas que le coutelier puisse le reconnaître s'il venait à le perdre, et puis aura-t-il, au moment suprême la présence d'esprit de le retirer de la poitrine de son adversaire ? Pour être plus sûr de réussir il aura toujours sur lui une alène, qui, le cas échéant, lui fera l'office d'un second poignard. Enfin une petite livrée, comme en portent les gens de la Maison du Roi, lui permettra d'avoir libre accès dans tous les lieux où les princes ont coutume de se rendre.

Maintenant, tout est prêt. Souvent il flâne sur le Carrousel devant la porte cochère de l'hôtel des Ecuries ; il lui sera facile d'atteindre le Roi et surtout le duc d'An-

goulême. Ce n'est pas l'ordre du programme. C'est Berry qu'il recherche et il ne manque aucune occasion de l'approcher.

Partout il épie le duc, maraude autour de l'Elysée-Bourbon, le guette à Bagatelle. Sa présence fréquente au Point du Jour attire l'attention; il éloigne les soupçons en imaginant la fable d'une jeune fille qu'il poursuivrait de son assiduité. Le dimanche il se rend régulièrement à l'église de l'Assomption, paroisse du duc. Le soir, il rôde autour des théâtres, « même par la pluie, et par le froid ». A Feydeau, rien n'est à tenter, car personne ne peut approcher de l'entrée particulière de la famille royale; mais ailleurs, à Louvois, à l'Opéra, la chose paraît facile et Louvel fait les cent pas devant la Comédie Française chaque fois que paraît sur l'affiche Mademoiselle Bourgoïn, la « Déesse de la Joie et des Plaisirs ». A Saint-Cloud, pendant le séjour du Roi, l'occasion est très favorable, car les princes se promènent seuls dans le parc public, mais le « courage n'était pas encore porté au degré nécessaire ».

Il croit plus commode de l'atteindre au cours d'une chasse, car Berry a l'habitude de descendre souvent de cheval. Louvel est renseigné sur les rendez-vous, par les palefreniers et les gens de la vénerie; il prend toutes précautions pour que le service des chevaux de selle, dont il est chargé ne souffre pas. Plus de cinquante fois il part dès l'aube, à Fontainebleau, Rambouillet, Saint-Germain. Il fait toute la route à pied, parcourt les taillis, erre en tous sens, s'arrête au moindre bruit, repart, s'embusque dans les fourrés. « Souvent l'occasion

de frapper le prince s'est présentée à moi, mais je n'en ai pas profité, soit parce que le courage m'a manqué, soit parce que je réfléchissais. Je me demandais toujours : ai-je tort, ai-je raison ? »... Un jour, à Saint-Germain, l'occasion est tentante; la famille royale tout entière se trouve réunie à une chasse. Louvel aperçoit Berry, se précipite, bondit... « Au moment de vouloir frapper de mon fer meurtrier, il s'est glissé en moi une idée dont je ne puis me rendre compte qui m'en a empêché; ayant fait quelques pas en arrière, je m'en arrachais les cheveux, me disant : je n'ai qu'un cœur de poule »... La nuit, harassé, plus inquiet que jamais, il regagne les Grandes-Ecuries...

Et cependant les mois passent. Louvel, de plus en plus possédé de son idée, mais encore divisé, pense sans répit... n'agit pas. « Cent fois j'aurais pu exécuter mon projet, je ne l'ai pas fait; il y a quelque chose qui m'a arrêté, ou pour mieux m'expliquer, je n'en ai pas eu le courage ». La représentation de l'acte lui est pénible. Tout l'éloigne du crime, les sentiments que lui ont transmis ses parents, les principes développés par son éducation, ses croyances. Tuer est vraiment une action indigne; c'est la chose la plus odieuse qu'il puisse concevoir et cette idée lui fait horreur : « Oui, c'est une chose horrible que d'aller derrière un autre pour le poignarder, c'est un horrible crime... Un homme qui tue, ce n'est pas une vertu, c'est un crime ». Rien ne l'a préparé à un tel rôle : « Je suis un honnête homme, je ne suis pas un homme cruel... J'aurais pu être un bon époux, un bon père ». Et puis, « ne vais-je pas commettre une action injuste ? »

Mais s'il existe en lui un fonds de résistance au crime, une autre force grandit à l'intérieur de lui-même et le domine chaque jour un peu plus. Cette idée fixe il cherche à la justifier, et à la justifier avec sa raison. Il se défend d'obéir à son affectivité, « et si aujourd'hui Bonaparte revenait prendre son trône en ravageant la France à la tête des étrangers, je songerais à le poignarder comme le duc de Berry et les Bourbons ». Il veut une claire notion des raisons qui rendent valables ses affections et ses haines. Il se procure des documents d'histoire, une brochure où sont résumés les reproches du gouvernement à Napoléon, un almanach publié sous l'inspiration de Decazes et vantant les bontés de la famille royale; enfin il étudie la Constitution française de 1791 et les différents discours du roi.

A l'intérieur de lui-même, la lutte est pénible; et Louvel, plus passif qu'actif, assiste au conflit de ces deux tendances sans parvenir à rien diriger : « J'aurais désiré que cette idée me sortît de l'esprit, mais elle ne m'a jamais abandonné... Je m'efforçais de combattre la pensée d'un assassinat et je cherchais les moyens de me détourner de mon crime... A cet effet, je voyais quelquefois et surtout je cherchais à voir M. Rochet, ancien cocher au service du Roi, mais ce qu'il me disait ne me donnait que plus d'envie de le commettre... En vérité tout me portait à admirer la Charte, les lois, l'ordre actuel des choses »... C'est en vain et tout le raffermir dans son dessein. Chaque jour il entend les louanges de Berry qui, s'il choquait par la brusquerie de son caractère, plaisait au peuple par sa franchise

et sa générosité; on lui raconte qu'à l'étranger, devant son entourage stupéfait, il applaudissait ouvertement aux victoires de Napoléon. Rien n'y fait : « Tout cela m'ébranlait, mais chaque fois une réflexion postérieure me donnait la conviction que les Bourbons n'étaient point amis de la France. » Chez ce *paralogique*, l'auto-critique est à peu près supprimée.

Sans cesse tiraillé entre deux tendances contraires, son esprit est en proie à un remous incessant; et voici encore qui montre bien l'état oscillatoire de son activité cérébrale : « Je me rappelle surtout mes pensées un jour que je me promenais au Bois de Boulogne en attendant le Prince. J'avais des frémissements de rage en songeant aux Bourbons; je les voyais revenant avec l'étranger et j'en avais horreur; puis mes pensées prenaient un autre cours; je me croyais injuste envers eux et je me reprochais mes desseins; mais aussitôt ma colère revenait. Pendant plus d'une heure je restais dans ces alternatives, et je n'étais pas encore fixé quand le Prince vint à passer, et ce jour-là il fut sauvé. » Sa personnalité partagée, divisée avec elle-même, était, en permanence, instable et double. Cette lutte intérieure armait l'une contre l'autre deux individualités capables d'une domination successive, mais non susceptibles d'une parfaite victoire l'une sur l'autre. Son idée criminelle parut parfois vaincue : « En 1817, 1818, 1819, j'étais trop faible et je renonçais plus d'une fois à mon projet »... Mais ces rémissions furent de très courte durée, car il ajoute : « Mais bientôt j'étais dominé par un sentiment plus fort que moi. » Plus il cherchait à

combattre son idée, plus ses raisonnements alimentaient son obsession. Et ailleurs il dit encore : « Je voulais résister à mon projet, mais j'y revenais toujours; je repoussais cette idée autant que je le pouvais, je craignais toujours de commettre une action injuste, mais j'avais beau me débattre, mes réflexions revenaient sans cesse à mon dessein... Je n'ai pu rejeter cette passion de mon être, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'éloigner, mais cela a été une puissance plus forte que moi qui m'a toujours inquiété. »

Louvel considère donc, à certaines heures, son idée comme discutable. Il déplore même son état, et il a conscience du caractère obsédant de son idée et de sa faiblesse à y résister. Mais s'il tient le plus souvent, au moins en apparence, à justifier son idée, il reconnaît quelquefois son délire. Il semble donc passer par des états opposés de la conscience, et ne trouve à l'intérieur de lui-même que contradiction et division...

Ainsi Louvel s'efforce de faire céder sa sensibilité qui se refuse à l'action; mais dans cet esprit critique, rationaliste, cette lutte entre la raison et le sentiment n'est pas sans entraîner un malaise cérébral et souvent on l'entend dire : « J'étais tourmenté de l'idée de consommer mon projet et je n'avais aucun repos, même la nuit. » Ce sentiment désagréable s'accroît au fur et à mesure qu'il se voit plus impuissant à sortir de son dilemme. La peur de manquer le but rend plus pénible encore ce trouble intérieur : « Mon sommeil était troublé par la crainte de ne pas aboutir. » Son esprit n'est jamais libre; son état moral s'en ressent et ses sœurs

observent une tristesse qui s'accroît. *Son attention faiblit*, et dans les derniers mois, « je ne pouvais plus lire, ma tête était fatiguée par le projet que j'y avais conçu. » Il lui arrive aussi d'éprouver de subites émotions, des « frissonnements de colère contre la famille royale ». Enfin ce malaise retentit sur son état digestif et il lui faut subir de fortes crises de diarrhée qu'il attribue « à la bonté de son tempérament qui le débarrasse de la surabondance des humeurs ».

Et désormais Louvel aura deux motifs de tuer : « Mon projet a constamment fatigué mon imagination, je n'ai pu l'en chasser et il importait à mon repos, au bonheur de mon pays qui en tirerait avantage que je ne le laissasse pas plus longtemps me tourmenter. » Maintenant il paraît donc chercher avant tout à délivrer, par le meurtre, son esprit du doute qui l'obsède, et il ne trouve à son geste que la justification du bénéfice à donner à sa patrie...

Depuis près de quatre années déjà, Louvel est installé aux écuries du roi. Cependant la duchesse de Berry a eu trois enfants : une fille morte, étouffée dans une convulsion, le surlendemain de sa naissance ; un garçon né avant terme, et mort au bout de deux heures ; enfin, « Mademoiselle ». Pas d'enfant mâle vivant ; rien n'est perdu encore. Mais que sera demain ? Et ces réflexions donnent une vigueur nouvelle à son délire.

Louvel se rend à Versailles. Thérèse lui trouve un air tellement sombre qu'elle lui dit : « Tu m'arraches le cœur ; je ne te dirai plus de revenir, tu reviendras quand tu voudras. » Et plus jamais elle ne l'a revu...

Louvel se séquestre davantage, fabrique lui-même vêtements et chaussures, parle moins que jamais, ne souhaite même plus le bonsoir à ses camarades. Sa *méfiance* est poussée à l'extrême; il évite complètement les lieux publics, ne va plus au Palais-Royal car *il s'y croit observé*. Il espace de plus en plus ses visites à Madame Vaquelin; elle était, dit-il, trop libre dans ses propos, et puis « elle grondait son mari devant le monde de manière que cela devenait dégoûtant. »

Dans les premiers jours de février 1820, Louvel apprend une mauvaise nouvelle : Labouzelle le rappelle à Versailles; il devra quitter Paris à la fin du mois. Cette perspective lui donne un coup de fouet; cette fois il faut en finir. Le dimanche matin, 6 février, le Duc descend de voiture devant l'Assomption; Louvel se précipite... son bras se paralyse. Le courage, encore, lui a manqué. « Pour se fortifier » il veut se placer sous l'égide des mânes des braves, et au Père Lachaise, il médite devant les tombeaux de Masséna et de Lannes. Françoise passe avec lui la journée du jeudi : « Il était soucieux et pensif. Sa figure paraissait très altérée; il me parut plus sombre, son teint était plus bilieux. Sa figure sérieuse se déridait ordinairement dans nos conversations, mais ce jour-là il me parut tout autre. » Françoise fut frappée de cet état et la nuit elle fit un rêve curieux : d'un cabinet placé auprès de son alcôve surgit un fantôme, un poignard à la main, qui bondit sur elle et lui enfonce l'arme dans le cœur. Le fantôme, elle l'a reconnu : c'est son frère... Le lendemain, Louvel guette le Duc à l'Opéra, le samedi à Louvois; enfin la soirée du dimanche 13 février doit être décisive.

Levé à 6 heures et demie, Louvel fait sa barbe et sa toilette, passe sa matinée à « muser ». Vers neuf heures et demie, comme de coutume, il déjeune chez Dubois, puis se rend aux écuries où il s'entretient « de la force des corps » avec le sellier Barbet. A midi, il est de retour dans sa chambre et, après avoir travaillé quelque peu, sort de nouveau, son poignard en poche. Il part à la recherche du bœuf gras, mais, en réalité, son agitation est grande. Il se rend sur le boulevard, revient au Palais-Royal, retourne au boulevard, parcourt la place Louis XV, les Champs Elysées... et tout cela, dit-il, « en roulant mon projet dans ma tête ». Devant l'Opéra, l'annonce d'un spectacle de gala lui fait espérer pour le soir une solution. Après le diner, et muni cette fois de ses deux poignards, il fait les cent pas le long de la rue Rameau... Vers huit heures, Berry et sa femme arrivent. Le Duc, en habit de drap vert sur gilet jaune et pantalon gris, se dirige vers la porte du corridor menant à la loge royale. Louvel tire son poignard, va s'élancer... reste immobile, remet l'arme dans sa gaine. Et dans le vestibule tendu de rouge, sous la faible lumière du vieux quinquet à quatre becs, le cortège disparaît. Le valet de pied crie au cocher : « C'est pour 11 heures et quart. » « Cela me fera coucher trop tard », pense Louvel; et renonçant pour ce soir à l'exécution de son projet, il se dirige vers le Palais-Royal bien résolu à rentrer se coucher. Mais « je me sentis de nouveau assailli par les idées qui m'occupaient sans cesse depuis si longtemps; alors il se fit en moi une nouvelle révolution et je me dis : ai-je tort? ai-je raison? Si j'ai tort, pourquoi mes

idées ne me quittent-elles pas et si j'ai raison pourquoi le courage me manque-t-il?... et à l'instant je me décidais à en finir le soir même. » Il se promène du Palais-Royal à l'Opéra sans que sa « résolution ne faiblisse, si ce n'est de loin en loin et toujours pour peu d'instants. » A 10 heures et demie il prend au café du Rendez-vous un verre de rhum, puis un autre...

Onze heures viennent de sonner. Louvel se place à côté d'un cabriolet bourgeois « de manière à être pris pour le domestique. » Après quelques minutes, le couple princier fait son apparition. Louvel voit la princesse monter dans sa voiture. A ce moment, « ma détermination est devenue plus vive »; il porte la main à son poignard, se glisse le long du mur... s'élance avec fureur.

Il est à portée du Duc, derrière lui. Le factionnaire tourne le dos; l'instant est favorable. De sa main libre il saisit le prince par l'épaule gauche. Son bras droit se lève : « Ah ! si on savait quelle force d'esprit il m'a fallu. Le moment entre celui où j'ai levé le poignard et celui où j'ai frappé est terrible et il aurait fallu peu de choses pour m'en détourner encore »... La volonté est disloquée; en l'espace d'un éclair, la dernière résistance est vaincue; le poignard s'abat par le côté droit sur la poitrine de Berry d'un coup résolu et violent, tellement que la première sensation du prince a été celle d'un coup de coude. Le meurtrier avait agi avec une telle force que les côtes avaient ployé : Dupuytren l'a constaté.

L'acte accompli, la présense d'esprit lui fit défaut : il était dans le programme de retirer l'arme de la plaie et de tuer celui qui voudrait l'arrêter... Enfin, il respire; seule la première partie de son plan est exécutée, mais maintenant la race des Bourbons s'éteindra sûrement; et puis, l'exemple est donné. Le but est atteint, et le lendemain le *Drapeau Blanc*, sous la signature de Martainville, peut écrire : « C'est un Roi, c'est plus qu'un Roi que le poignard a frappé dans le duc de Berry, c'est une race tout entière qui succombe sous le coup qui arrache la vie à un seul prince; l'arbre royal est encore debout, sa branche féconde est tombée. »

APRÈS LE CRIME

On sait de quelle façon Louvel fut arrêté... Il protesta avec la dernière énergie contre les gendarmes qui lui avaient mis les menottes comme à un vulgaire malfaiteur. On le conduisit d'abord au poste de police de l'Opéra où le commissaire Ferté l'interrogea :

« Etes-vous Français ? »

Louvel. — Ne voyez-vous pas à ma figure que je suis un bon Français ?

— Par qui avez-vous été payé pour vous rendre coupable d'un tel crime ?

Louvel. — Je n'ai été payé par personne. »

Et le meurtrier se confie au gendarme Lavigne :

« Il y a six ans que je méditais ce projet : j'ai réussi enfin ; je savais en faisant ce coup ce qui m'est réservé mais que je faisais bien des heureux. »

Puis on l'introduit dans l'antichambre de l'administration où le comte de Clermont-Lodève lui pose cette question :

« Monstre, qui a pu te pousser à commettre ce crime horrible ? »

Louvel. — Ce sont les plus grands ennemis de mon pays. »

Cette réponse de Louvel, négligeant les idées intermédiaires, ne fut pas comprise sur le moment.

Decazes se penche sur lui et lui parle à voix basse : il s'agit de savoir si l'arme était empoisonnée. A cette demande, Louvel s'emporte, absolument indigné. Comment ! On le suppose capable d'user d'un tel procédé ! Pour qui donc le prend-on ?

Maintenant, on cherche à obtenir des indications sur des complices supposés. Cette pensée révolte son amour-propre, et, profondément blessé, il répond : « C'est moi seul qui suis l'auteur et l'exécuteur. Je suis tout seul et n'ai ni complice ni confident. Je n'ai parlé de mon projet à qui que ce soit et dans quelque pays que ce soit. »

Enfin, le comte Anglès, préfet de police arrive et procède au premier interrogatoire. Louvel lui répond sur un ton hautain, fier d'avoir rempli sa mission. Dès la tombée de la nuit, Louvel est conduit à la Conciergerie et on l'enferme dans une cellule qui fut jadis occupée par la reine Marie-Antoinette. En traversant les longs corridors et les quatorzes portes qu'il faut franchir, il songe à l'aventure récente du comte de Lavalette. Mais, dans son cachot¹, il se voit flanqué d'une garde imposante, et « après avoir bien réfléchi à tout », il juge l'évasion impossible. Et puis, pourquoi chercher à fuir ? Sa conscience est satisfaite. L'acte est accompli, le doute est résolu ; et Louvel éprouve un réel bien-

1. Louvel, dès son arrivée dans sa cellule, réclame un bonnet de nuit ; et l'officier de paix note dans son rapport de garde : « Je ne comprends pas qu'on puisse faire un coup semblable sans avoir son bonnet de nuit dans sa poche ».

être : « Je suis débarrassé d'un grand poids... Je suis soulagé parce que je sais à quoi m'en tenir. » Sa première nuit à la prison est calme et il avoue n'avoir jamais aussi bien dormi depuis 1814. Il a tué, donc il a eu raison de tuer. Son délire paraît accepté intégralement, et le doute a fait place à la certitude :

« J'envisageais dans les Bourbons les plus mortels ennemis de mon pays.

Anglès. — Où comptiez-vous que vous conduirait une aussi effroyable série de crimes ?

Louvel. — Ce que vous appelez crime, d'autres le regardent comme des actes de vertu, comme des actions louables, ce sont des jugements de parti et il est possible que l'histoire juge différemment que vous en cette circonstance.

Anglès. — Quelles sont les personnes qui regardent les assassinats comme des actes de vertu ?

Louvel. — Il en a existé dans tous les temps. Les Romains ont commis des crimes semblables, Brutus et quelques autres ; je ne les connais pas, mais ce sont des hommes dévoués à leur pays, de vrais patriotes.

Anglès. — L'histoire a flétri tous les assassins. Savez-vous le nom d'un seul assassin qu'elle ait honoré ?

Louvel. — Il est vrai que je suis un assassin, mais j'ai voulu l'être, car il faut considérer avant tout les motifs. L'intérêt du pays excuse tout.

Anglès. — Quelles sont donc les personnes que vous supposez devoir applaudir à votre crime ?

Louvel. — Attendez que vous et moi soyons morts pour que cela puisse se juger.

Anglès. — Mais de quelles personnes entendez-vous enfin parler, en paraissant compter sur leurs suffrages ?

Louvel. — Les vrais patriotes, les amis de leur pays..

Anglès. — Ne sentez-vous pas que par un crime aussi lâche et aussi atroce vous auriez déshonoré le caractère français s'il pouvait l'être par un assassin ?

Louvel. — Il est vrai que j'ai déshonoré le nom français, je veux dire plutôt que j'ai déshonoré le prince français, mais c'est un exemple utile que j'ai donné et j'espère qu'il servira à ceux qui sont rendus coupables envers leur pays.

Anglès. — C'est vous qui servirez d'exemple.

Louvel. — Je le sais, cela en fera deux. »

Ce dialogue empreint d'une curieuse vivacité dépeint bien notre homme ; ses répliques sont frappées au coin d'une logique serrée et froide, mais d'une logique déviée ; elles témoignent d'un orgueil sans mesure et, pour reprendre une expression de M. Genil-Perrin, Louvel aurait pu dire, lui aussi : « Je suis venu trop tôt dans un monde trop bête. »

Dans les appartements du gouverneur du château royal, quelques heures après la mort du Prince, Louvel est mis brusquement en face du cadavre :

— « Le corps que vous voyez ici est celui de S. A. R. le duc de Berry. Reconnaissez-vous les blessures que vous lui avez faites ?

R. — Oui, Monsieur.

D. — Au nom d'un prince qui jusqu'au dernier moment a supplié le roi en faveur de son assassin, je vous interpelle de déclarer vos complices et ceux qui vous ont suggéré l'horrible projet de l'assassiner.

R. — Je n'en ai aucun.

D. — Qui vous a porté à commettre ce crime ?

R. — C'est un exemple que j'ai voulu montrer aux grands de mon pays.

D. — L'arme dont vous vous êtes servi était-elle empoisonnée ?

R. — Non, Monsieur. je ne l'ai ni empoisonnée, ni fait empoisonner. »

Pendant toute la durée de cette confrontation, Louvel a conservé une étonnante impassibilité ; un médecin a constaté que son pouls n'avait pas subi la moindre irrégularité. Mais, de retour dans sa prison, il déclare : « C'est un vilain spectacle, cela m'a fait de la peine ; j'étais bien vivement ému mais je l'ai caché à leurs yeux ; je n'ai pu me défendre d'une certaine émotion, mais cette vue ne m'a fait éprouver aucun regret. » La douleur de la famille royale ne l'émeut aucunement et il s'étonne que le lendemain du crime, le Roi et toute la cour ne soient pas allés à l'Opéra pour se consoler ; « c'est ainsi que Turenne, après la perte d'une grande bataille, fut trouvé dans le lit avec une belle et qu'il répondit : c'est pour oublier mon malheur. J'ai lu cela dans la Pucelle d'Orléans. » Il paraît seulement très préoccupé de ses sœurs : « Je crains d'avoir fait leur malheur, personne ne les fera plus travailler ; elles doivent beaucoup souffrir, je les connais ; elles sont capables de s'abandonner au chagrin et d'en mourir. Cette idée me tourmente et j'avoue que, dans ma position, c'est là tout ce qui me fait de la peine. » Mais, s'il a quelque affection pour ses sœurs, jamais il n'a éprouvé la moindre

amitié pour un camarade, la moindre inclination pour une femme : « En vérité, je n'ai jamais bien aimé personne. » Par contre l'amour des animaux est chez lui très développé et il se plaît à jouer avec les petits chiens de la concierge.

Dans sa cellule, Louvel se montre aimable et doux, toujours à la recherche de l'occasion de plaisanter. Constamment soucieux de l'opinion publique, il se préoccupe de l'effet qu'il produit et surveille d'une façon particulière ses propos et ses manières ; il ne veut pas être pris pour un « malotru ». Louvel étonne ses gardiens par sa méticuleuse propreté et les soins minutieux qu'il prend de son individu. Il réclame à grands cris la permission de se raser et il est très vexé d'avoir dû comparaître au greffe, avec sa barbe, en présence d'une dame... Enfin on lui envoie le perruquier ; le voyant prendre un peigne, il s'écrie : « Oh ! non ! j'aime mieux me laver parce que le peigne me casse les cheveux, et je n'en ai pas beaucoup », mais il lui demande de lui « faire les ongles ». Ses vêtements sont toujours d'une propreté absolue ; il prend ses repas en caleçon pour éviter de les salir, et déclare au profond ébahissement de l'officier de paix Auber : « Je saurais mourir demain, cela ne m'empêcherait pas de changer de chemise aujourd'hui. »

Louvel aime à raconter à ses gardiens les moindres événements de sa vie et leur fait « avec beaucoup de feu » le récit détaillé de ses interrogatoires. Les « contes de bonne femme » que lui font les magistrats le remplissent de gaieté ; mais « ces messieurs sont plus fins que

moi et il faut que je réponde juste », aussi voudrait-il avoir la permission d'écrire pour mettre « ordre à ses idées ». Un jour, il revient furieux du cabinet du magistrat. Le chancelier lui a fait observer qu'il devait 9 livres et 12 sols à une cousine, la veuve Bailly de Fontainebleau. Comment ? On peut douter de son honnêteté ! « J'ai toujours tenu à honneur, » a-t-il répondu sèchement, de ne rien devoir à personne, et je ne dois rien. »

Les gendarmes écoutent avec étonnement ses interminables discours sur les sujets les plus variés, et inattendus. Louvel connaît tout, a une opinion sur tout : les peuples, le sol, les mœurs des insectes, etc.. Il disserte à perte de vue sur « l'économie que l'on doit mettre en toutes choses et particulièrement dans l'administration de l'Etat, la population des manufactures françaises et anglaises et l'utilité des mécaniques françaises pour la destruction du commerce anglais. » La médecine ne lui est pas inconnue ; il sait « l'influence du physique sur le moral », et n'a-t-il pas cherché lui-même un remède à la goutte ? « Il raconte aussi des choses extraordinaires sur l'existence du monde qu'il fait remonter sans aucune raison plausible à plus de 50.000 ans, quoique suivant ce que l'on dise, écrit l'officier de paix Lafont, il ne dépasse pas 4.500 ans. » Les arts l'intéressent, le naufrage de la Méduse l'a frappé et le talent de mademoiselle Mars excite son admiration (mais il est vrai que mademoiselle Mars affichait des opinions bonapartistes).

Enfin il expose à ses gardiens ses conceptions politiques ; il affirme la nécessité d'un maître absolu et Lou-

vel pousse même cette idée à l'extrême : « Les souverains, quand ils commettent des crimes, ne sont point traités de criminels parce que tout attentat de leur part, pour affermir leur pouvoir ou soutenir leur ambition, est une chose naturelle. » La liberté de la presse doit être supprimée, car « à quelque parti qu'ils appartiennent, les journaux sont tous détestables; ils parlent avec si peu de ménagements du chef du gouvernement, des ministres, etc.. qu'ils accoutument le peuple et presque tout le monde en général à ne rien respecter; le dernier des sujets se croit l'égal des ministres du roi, du roi lui-même. » Mais le Maître doit s'occuper du peuple et ne pas s'en remettre à ses subordonnés, car « les ministres ne gouvernent que pour leur propre compte, que par ambition et jamais pour le bien du peuple. » Il se sépare donc complètement des anarchistes. Quant au peuple, « il est nécessaire qu'il connaisse les lois de son pays et puisqu'on met la charte sous les yeux, c'est pour qu'il l'apprenne, qu'il sache en même temps ses droits et ses devoirs pour les remplir. »

Et Louvel développe son délire : « Un crime, ce n'est qu'un mot; c'est le nom qu'on donne aujourd'hui à mon action, mais dans cinquante ans, ce sera une action vertueuse; Brutus qui délivra sa Patrie n'était pas un assassin. Et Charlotte Corday que l'on a considérée en son temps comme criminelle? Aujourd'hui on la prône comme une femme vertueuse qui s'est sacrifiée pour défendre son pays; son portrait est exposé au salon; il figure dans le cabinet du Roi. On la regarde comme une femme célèbre qui passera à la

postérité... Eh, bien ! dans quelques années, dans cent ans peut-être, on considérera mon action comme celle d'un homme qui a voulu détruire les tyrans de la Patrie. Ce qui est un crime dans un temps est une vertu dans un autre. Il n'y a rien de criminel dans mon action, bien au contraire ; et je regarde mon crime comme un bienfait et un honneur futur pour mon pays. Ce n'est pas un crime ordinaire, c'est un crime national. » Après avoir été *juge*, Louvel s'est fait *justicier*... Puis il continue : « Je sais que ma tête doit tomber, mais j'étais déterminé à mourir pour donner une grande leçon. Je n'ai pas hésité à me sacrifier pour délivrer le déshonneur de la nation. Je suis une victime qui se dévoue, qui se sacrifie à la postérité »... Demain, il sera *martyr*.

Mais derrière cette généreuse façade, que voit-on planer au-dessus de tous ces grands mots et de ces nobles sentiments ? Le *Moi*... un moi hypertrophié, accompagné de tout son cortège d'orgueil et de vanité, de besoin de renommée, de domination et de gloire. Louvel est arrivé progressivement et inconsciemment à raisonner comme s'il était le centre du monde et son unique souci semble être de jouer un rôle important et de passer à la postérité. Il soigne tout particulièrement sa réputation. Il a bien pensé, par exemple, à demander un prêtre, mais « le peuple dirait : voyez-vous, Louvel s'est confessé et s'est amendé, il a tout avoué ; et puis l'on ferait un tas de contes. » Sa fermeté et son grand caractère lui valent l'admiration universelle ; des sympathies, pour le moins inattendues, lui sont acquises,

et « tel qui suit le mouvement général est peut-être bien aise dans le fond du cœur de ce que j'ai fait. Je parierais même que quand je paraîtrai devant les juges il s'en trouvera parmi eux, qui, in petto, m'approuveront et m'admireront. » Cependant Louvel sait l'ingratitude humaine : « Il est difficile de tuer un prince, plus difficile de se sauver, encore plus difficile d'en être récompensé. » Mais il s'étonne que dès maintenant la foule ne soit pas admise à l'admirer : « Je voudrais que l'on me place dans une vaste enceinte entourée de grilles pour que tout le peuple puisse circuler et me considérer à son aise. » Enfin il espère que les débats seront publics, et, en tout cas, les Français se presseront sur la place de Grève lors de son exécution. « Il y avait beaucoup de monde à Saint-Denis, pour le service du duc de Berry, mais il y en aura bien plus encore à ma cérémonie »... « Le jour où je monterai à l'échafaud sera le plus beau de ma vie, et la mort que j'attends viendra me rendre moi-même à ce bonheur d'une gloire qui ne peut pas me manquer. » Louvel a tué pour sauver la France, assurer son bonheur, s'immortaliser.

Le supplice sera pour lui un honneur suprême et ses gardiens commettent une lourde erreur en craignant qu'il ne se suicide. Ils prennent à cet égard les précautions les plus minutieuses. L'officier de paix Pascal coupe les rubans de ses jarretières et de son caleçon; l'opération terminée il note : « Louvel, trop dissimulé pour exprimer son mécontentement, s'est retourné dans son lit. » Dabasse craint « qu'il ne se détruise en se frappant la tempe contre un des pieds de son lit ou

sur les barreaux de fer placés à la croisée » et il propose de lui entourer la tête d' « un bourrelet semblable à celui d'un enfant. » Puis Grolleau pense qu'il pourrait étrangler volontairement sa hernie et l'on mande aussitôt le docteur Léveillé, médecin de la Conciergerie. Pour le raser, on l'attache sur sa chaise, les mains liées derrière le dos, tandis que le brigadier lui tient la tête; mais Barb juge cette méthode peu sûre, et il ordonne qu'on lui laisse sa camisole « dans les brides de laquelle on fait passer une corde qui, en prenant sous les cuisses vient s'attacher sur les épaules, et, avec cette corde on lui fixe les mains au bas du pont de son pantalon ». Toutes ces mesures sont bien inutiles, et Louvel ne le cache pas : « Si j'avais craint la mort, je ne serais pas ici; je n'ai nulle envie de me faire du mal et je tiens au contraire à me conserver jusqu'à mon jugement. Je me garderais bien de me détruire, je tiens à être jugé avec éclat. » Et les gendarmes, dans leurs rapports, s'étendent sur l'indignation qu'éprouve Louvel à la pensée qu'on puisse le croire capable d'une semblable faiblesse. Au contraire, il affecte un grand souci de sa santé. Il insiste pour qu'on lui serve de copieux repas, afin d'avoir « assez de forces pour émettre ses hautes idées devant la Chambre des pairs. » Et puis, « un prisonnier d'état n'est pas fait pour manger des légumes ». Mais, lorsqu'il recommande à ses gardiens de vérifier la couleur de ses selles, « pour connaître la nature de son dérangement », nous ne pouvons pas nier une légère teinte hypocondriaque...

Cependant, les interrogatoires se succèdent et les

magistrats luttent pied à pied avec cet éternel « raisonnant ». Avec patience, et parfois très adroitement, ils le « décortiquent »; et, en définitive, les séances se terminent par une même affirmation : « *L'amour seul de ma Patrie* a produit mes idées. » Ce sentiment abstrait est le noyau initial autour duquel le délire s'est développé. Mais, pour Louvel, l'amour de la Patrie est un sentiment combien vide.. Il a l'a bien montré lorsque par deux fois il a revendiqué pour se soustraire au service militaire. A Metz, il s'est engagé dans les bataillons urbains, mais il agi là sous l'empire d'une violente colère, et au surplus, aucun témoin n'a confirmé le fait. Enfin, à Waterloo, il a laissé passer une magnifique occasion de servir dans le rang des braves.

Au reste, Louvel n'est pas sans s'en rendre compte : « C'est un patriotisme enragé mal conçu. Je sais distinguer la fausse de la véritable gloire, et la mienne serait sans doute fausse; je suis et dois être universellement blâmé. » Et bientôt quelques réflexions témoignent à nouveau la présence du doute dans son esprit : « J'ai toujours été honnête homme jusqu'au 13 février à midi. J'aurais voulu n'avoir jamais connu les Bourbons; j'aurais continué à exister dans la société, au lieu de périr sur un échafaud comme je vais le faire... Je n'ai communiqué mon projet à personne; peut-être n'est-ce pas ce que j'ai fait de mieux parce que si je l'avais communiqué à quelqu'un, j'en aurais sans doute été détourné. »

Et Louvel, si calme et si gai dans les premiers jours, redevient soucieux, taciturne et préoccupé; l'ennui

et l'impatience s'expriment sur sa physionomie. Il est en proie à une grande agitation, pousse de nombreux soupirs, va de long en large, s'assied sur son lit, la tête entre les mains et les coudes sur les genoux, reste quelques minutes dans cet état de méditation, repart.. et cette promenade à travers sa cellule est évaluée par l'agent Yvrier à 12 ou 15 lieues par jour. Lorsque le moral est très bas on l'entend réciter l'hymne des théophilanthropes : « Père de l'Univers, Suprême Intelligence... » Parfois au contraire, il entonne « la Victoire est à nous », air célèbre de « la Caravane du Caire » ; mais d'après Dabasse, cette gaîté est affectée et laisse apercevoir un fonds de tristesse. Son sommeil est pénible, agité, entrecoupé de périodes d'insomnies, de gémissements et même de cris. Patrouilleau décrit ainsi une de ses nuits : « Il se manifeste toujours une agitation intérieure à ce misérable. Le sommeil fuit de ses paupières et il ne se repose qu'à de courts intervalles. Son sommeil paraît agité et sa respiration gênée. Ses mouvements sont brusques et fréquents. Sa figure, entièrement à découvert, nous a paru avoir éprouvé quelque altération. Ses traits n'ont plus la même énergie, sans cependant annoncer de l'inquiétude. Pendant un instant, ses sourcils se sont rapprochés ; sa bouche s'est contractée et sa physionomie avait un caractère effroyable »... Roard est persuadé que « son imagination galope fortement et qu'il est moins tranquille qu'il s'efforce de le paraître ». Une nuit, Louvel entre dans une rage terrible parce qu'un gendarme avait toussé, « Ce fut l'affaire d'un moment », et le lendemain, il se

retrouve honteux et furieux d'avoir ainsi nui à sa bonne réputation. La longueur de l'instruction l'impatiente et puis n'a-t-il pas appris la nouvelle grossesse de la duchesse de Berry ?

Enfin on lui apprend que les débats s'ouvriront le 5 juin. Immédiatement son agitation se calme : « Ah ! ça va aller promptement, s'écrie-t-il, tant mieux ; quinze jours après je n'y penserai plus ; ce sera bien du mal de moins pour vous autres et de l'argent de plus pour le gouvernement ». Il se flatte que les avocats désignés pour le défendre soient deux membres du conseil de l'ordre. Me Bonnet vient le voir et lui annonce son intention de plaider la démente et la grâce. Louvel lui répond : « Pour le premier point vous direz ce que vous voudrez, vous connaissez votre métier ; mais quant à la grâce, je serais très fâché que vous l'obteniez car ce serait une honte pour moi d'être pardonné, et cela me ferait plus de peine que la mort qui m'attend ». Il le prie de faire ressortir qu'il n'a été mené par aucune intention particulière et que, seul, l'amour de son pays l'a porté à l'assassinat. D'ailleurs « mon intention et les motifs qui m'ont conduit, peut-être ne voudrait-on pas que mon avocat les dise, mais dans ce cas je me défendrai bien seul ». Et Louvel s'étonne que ses défenseurs n'aient point goûté les idées qu'il leur a communiquées : « Le sujet pourtant est beau et il y a de quoi parler pendant 15 jours et nombre d'avocats auraient payé au poids de l'or une telle occasion de faire briller leur talent ».

On lui remet l'acte d'accusation et les pièces de la

procédure. Louvel passe alors la journée entière, « sans un instant de repos ni de promenade », à les compulser et se fait remarquer par le soin qu'il prend à remettre les dossiers en ordre et chaque pièce à sa place. Il commente son acte d'accusation qu'il trouve mal rédigé et trop long, puis cherche l'interrogatoire de Thérèse : « La bonne femme, elle est bien innocente de tout cela; qu'elle doit être malheureuse ! » et ses yeux se remplissent de pleurs. Pendant ce temps, l'officier de paix Pascal note : « La lecture dont est occupé ce misérable semble avoir éloigné de lui les idées noires qui paraissent le fatiguer antérieurement, sa physionomie a pris une autre expression; ce n'est pas de la gaîté, mais du calme; cependant ce calme n'est qu'extérieur; son sommeil est agité; il rêve péniblement; ses mouvements et sa respiration gênée l'indiquent »...

Louvel parlera devant la Cour et « les juges m'entendront avec étonnement ! ». Mais craignant d'être intimidé, il écrit son discours : « Puisque le tribunal est fermé et qu'il n'y a pas de justice pour juger les coupables et que sous le gouvernement de 1814 les crimes sont devenus des vertus, puisqu'une partie des hommes qui le composent sont eux-mêmes des criminels, ce qui a fait en moi concevoir la noble idée du meurtre que j'ai fait sur... Je suppose que j'aie eu l'idée d'ôter la vie à... qu'importe sa position? et que j'aie réussi, gardez-vous bien de croire que je veuille dire qu'elle soit coupable; mais il n'en faudrait pas rester étonné; premièrement ce sont ses parents qui seraient plus coupables que moi (et en marge il écrit : « c'est moi qui

serais coupable ») comment la famille de cette p... a-t-elle pu concevoir l'idée de consentir à donner une de leurs filles en mariage à un des membres de la famille de Bourbon sachant qu'ils règnent malgré la nation... cela n'a pas suffi à la maison de Sicile pour l'empêcher de livrer une enfant; j'aime à croire que toute autre nation ne l'aurait pas fait.. Remontons à la mort de Louis XVI. Parlons-en peu, mais sagement. Suivant moi, Louis XVI n'était autrement coupable que parce qu'il ne savait pas régner... Les prêtres, plus ils en ont, plus ils en veulent avoir; c'est une vieille habitude; il était temps que la France y mette ordre. Ils auraient fini par avoir toute la terre »... Louvel n'est pas satisfait de son travail. Il rature, souligne, ajoute en marge: « suivant moi, suivant mon système, je ne me trompe pas en disant... » et quatre fois il recommence.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, Louvel est transféré au palais du Luxembourg et sa satisfaction n'est pas mince de se voir installé dans une chambre voisine de l'appartement du Grand Référendaire de la Chambre des Pairs. A 10 heures, il pénètre dans la salle des séances, vêtu d'une redingote bleue, très propre, boutonnée jusqu'au cou et soigneusement cravaté de noir. Chateaubriand, de son fauteuil, examine ce «petit homme à figure sale et chafouine..., roquet à l'air hargneux et solitaire ». Pendant tout le cours des débats, rapporte *La Quotidienne*, «Louvel montre une impassibilité, une abnégation qui auraient pu faire croire qu'il n'était là que comme spectateur ». Il n'a pas un mot pour défendre sa tête.

Après la plaidoirie de Me Bonnet, Louvel se lève et, d'une voix faible, déchiffre avec une extrême difficulté un papier qu'il tient à la main. Il lit quelques mots... s'arrête... hésite à continuer... puis reprend... enfin il arrive avec peine à la fin de son discours qui, malgré le profond silence de l'assemblée, n'est entendu de personne.

I. « Si aujourd'hui j'ai à rougir du crime national que moi seul ai commis, j'ai la consolation de croire en mourant que je n'ai pas déshonoré la nation, je n'ai pas déshonoré ma famille, il ne faut voir en moi qu'un Français dévoué à se sacrifier pour détruire, suivant moi, les plus grands ennemis de la Patrie.

II. « Vous m'accusez d'être coupable d'avoir ôté la vie à un prince; oui, je suis coupable d'un tel crime; mais une partie des hommes qui composent le gouvernement sont aussi coupables que moi parce qu'ils ont reconnu des crimes pour des vertus.

III. « Le plus mauvais gouvernement que la France ait eu a toujours puni les hommes français qui avaient trahi ou porté les armes contre la France.

IV. « Suivant mon système, n'importe le gouvernement bon ou mauvais, lorsque les armées étrangères menacent nos frontières, tous les partis qui existent dans l'intérieur de la nation doivent cesser et se rallier pour combattre la cause commune; tout Français qui ne se rallie pas est coupable.

V. « Un Français qui est obligé de sortir de France soit par bon ordre ou par injustice du gouvernement est à plaindre; mais si ce même français, étant parmi

les nations étrangères, s'occupe de nuire ou de porter les armes parmi les nations étrangères contre la France, alors il est donc coupable, il ne peut plus rentrer dans sa qualité de citoyen français.

VI. « Je ne peux pas m'empêcher de croire que, si la journée de Waterloo a été funeste aux Français c'est qu'il y avait des Français à Gand et à Bruxelles qui ont excité dans nos armées la trahison, ce qui a donné le succès dans les armées étrangères. Leur place était dans un pays neutre.

VII. « Suivant mon système, la mort de Louis XVI était nécessaire à la France, puisque toute la nation y a consenti; si c'était, comme on le dit, une poignée d'intrigants qui se fût portée au palais du roi et qui lui ait ôté la vie sur le moment, oui on pourrait le croire.

VIII. « Mais comme Louis XVI a resté longtemps, lui et une partie de sa famille, en arrestation avant leur mort de sorte que si réellement il n'y avait eu que quelques hommes, il n'aurait pas péri : la nation entière s'y serait opposée.

IX. « Et aujourd'hui nous prétendons être revenu de notre erreur, mais suivant mon système, les Bourbons sont coupables et la nation est déshonorée de nous laisser gouverner par eux ».

Enfin M. Lally-Tollendal lui demande une dernière fois s'il a des complices. Louvel se lève précipitamment en disant d'une voix forte et assurée : « Non, je suis seul ».

Ces mots terminent le procès.

A l'unanimité, Louvel est condamné à mort.

Après la séance, Louvel n'est pas content de lui, son discours était mauvais. Il n'est pas sûr d'avoir bien rendu ses idées : « Je n'ai pas prétendu dire, explique-t-il, que Louis XVI était coupable et méritait la mort ». Comme il se désole, l'officier de paix Antoine, lui dit : « Au moins vous avez la consolation que votre arrestation a prévenu les soupçons qui auraient plané sur nombre de personnes innocentes ». Et Louvel s'exclame : « Ah ! mon Dieu. Voilà ce que j'aurais dû prendre comme texte de mon discours à la Chambre des pairs. Il y aurait eu une sorte de générosité de ma part à dire que je préférerais avoir été pris plutôt que tout autre à ma place ; c'était réellement dans mon caractère ; comment ne me suis-je pas fixé à cette idée hier ; au lieu de cela je me suis jeté dans des développements politiques au-dessus de ma portée... C'est fini ; j'ai laissé échapper là l'occasion de donner de moi, en public, l'idée que je ne suis pas foncièrement méchant ». Pendant une demi-heure il ne cesse de répéter : « Que je suis donc malheureux de n'avoir pas songé à cela ». Louvel « paraît ne pas avoir sa tête à lui », il est très ému : « C'est une consolation que vous cherchez », lui dit un garde. « C'est vrai », répond Louvel. Puis il commence une lettre destinée à sa sœur Thérèse, mais son embarras est grand, les idées ne viennent pas, et plusieurs fois il répète : « Que puis-je lui dire ? » Après une demi-heure, il n'a écrit encore que quelques lignes. Sur sa demande, Roard lui dicte : « Tu m'avais servi de mère, ma chère Thérèse, et j'ai pu te faire autant de chagrin. Pardonne, bonne sœur ; une force irrésis-

tible m'a entraîné et mon malheur a été probablement d'avoir pu t'oublier un moment ». La lettre finie, Louvel s'écrie : « Oh ! C'est bien ! Que je vous remercie ! » Et il confie à Dabasse : « Ma foi, je vous dirai franchement, dans la position où je me trouve, que si j'avais des complices, je les indiquerais, car j'aimerais mieux ne pas mourir ». Louvel a mûri sa mission... il n'a trouvé que le vide. Il semble qu'à ce moment le néant de son œuvre lui soit apparu.

Comme auparavant, Louvel est agité par des sentiments divers et contraires. Jamais rien de vrai et de sincère dans son repentir. Et déjà il pense à étonner le monde lorsqu'il sera sur la guillotine. Il sera « bien vêtu en pantalon de nankin » et il prononcera un petit discours. « Que de monde il y aura sur mon chemin ! Je suis sûr que l'on aura loué bien chèrement des fenêtres pour me voir ». Mais « je regrette que l'on coupe le col de ma chemise avant l'exécution, car elle est bien bonne et que ma redingote aille tomber en partage car elle est neuve et je l'ai faite moi-même ».

Cauchy, le directeur de la prison, lui signifie le jugement :

— « Louvel, la justice humaine est satisfaite; maintenant songez à la justice divine qu'il faut implorer. Voulez-vous qu'on vous envoie un ecclésiastique ? »

Louvel. — Ma fois non; c'est trop tard; un prêtre ne changerait rien à ce qui est fait; le crime horrible est commis.

M. Cauchy. — Mais vous avez besoin des consolations de la religion ?

Louvel. — Non, ces consolations-là, je les trouve en moi, je me les donne en moi-même.»

Louvel est-il donc privé de toute croyance religieuse ? A la première audience, le président lui a posé la question ainsi :

« Vous n'avez donc aucune religion ?

Louvel. — Celle de tous les hommes.

M. le président. — De quelle religion êtes-vous ?

Louvel. — Je suis né en 1783, je suis catholique, je crois du moins... tantôt théophilanthrope, tantôt catholique.

M. le président. — Ne voulez-vous pas revenir à cette religion qui a inspiré au prince de si beaux sentiments ?

Louvel. — La religion n'est pas un remède au crime que j'ai commis. »

Il s'est jadis attaché à la théophilanthropie car « ses ministres prêchaient une morale sublime ». La franc-maçonnerie est pour lui un sujet de moquerie, on l'a vu. Dans la prison il bafoue la religion catholique, ricane pendant les vêpres, insulte les prêtres : « Avec leur croix d'or et leurs habits de comédiens, ils sont les auteurs de tous les malheurs de la France par leur cagotisme et l'empire qu'ils prennent sur les monarques... Je ne les aime pas car s'ils avaient eu de la reconnaissance, Bonaparte devrait être un nouveau Jésus-Christ pour eux... » Leurs trop longs discours le font pleurer, mais il avoue un jour : « Je ne les aime ni ne les hais ». Son principe le voici : « Toutes les religions me sont indifférentes parce que je m'en tiens à cette morale naturelle qui prescrit à l'homme de ne point faire à autrui

ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit... La justice divine n'est qu'un conte auquel je ne crois pas ». Au comte de Nantouillet, il tient le propos : « Dieu n'est qu'un mot ». Mais il dit à l'officier de paix Pascal : « J'aimerais autant me confesser à un militaire qu'à un prêtre, je crois que Dieu existe. » Alors Pascal : « Si vous y croyez, dans quel état allez-vous vous présenter devant lui ? » Louvel lui répond : « Ne parlons plus de cela, monsieur, cela me fait mal ». Et il essuie ses yeux... En tout cas il en prend à son aise avec la Divinité : « S'il existe un Dieu, pourquoi m'a-t-il permis de consommer mon projet ? » Au surplus, Dieu est avec lui : « Je sais que Dieu nous défend d'attenter à notre vie et à celle des autres, mais non pas de punir les coupables ». Après sa condamnation, il s'explique : « J'irai aussi bien au paradis que ceux qui ont porté les armes contre la France. Je savais bien ce que je faisais. Le malade qui appelle un médecin, c'est pour le guérir. Eh bien ! j'ai mon médecin à moi dans ma pensée. Ma confession se trouve dans la procédure jusqu'au 13 février. Depuis on sait ce que j'ai fait ». Il ne voulut jamais adresser à l'abbé Montès, aumônier de la prison, la moindre parole de repentir : « On ne se repent pas d'une belle action ! » mais il confesse : « Si j'ai commis des fautes, c'est d'avoir obligé des ingrats et prêté de l'argent à des gens qui ne me l'ont pas rendu ». Toutefois, l'aumônier avait acquis sur lui un grand ascendant et quelques heures avant de monter sur l'échafaud, Louvel avoue : « L'abbé Montès est un excellent homme qui a toute ma confiance par la vénération qu'il m'ins-

pire; j'ai craint que ma résistance ne lui cause trop de peine et sa bonté m'a tellement ému que je suis tombé à genoux pour lui faire l'aveu de quelques peccadilles ». Et l'officier de paix Davier l'a vu « baiser le Christ en répétant par trois fois ces mots : miséricorde, oh ! mon Dieu. »

Louvel voulait donc avoir toujours pour lui le témoignage de sa conscience; mais en fait il n'y parvenait pas, et confondait des impulsions du moment avec une unité de conscience qui n'existait pas. Il ne trouvait que division avec lui-même dans le temps. Comme tous les idéologues de son espèce, il s'était construit un Dieu à sa taille et à son image, qui n'était en réalité qu'une extériorisation de lui-même. Avec Rousseau, il était « dans un état où l'on se suffit à soi-même comme Dieu » et il aurait pu dire, lui aussi : je possède « l'instinct divin », ce « juge infailible du bien et du mal qui rend l'homme semblable à Dieu ».

Le 7 juin à 6 heures moins un quart, la charrette sort de la cour du Palais de Justice. D'un coup d'œil circulaire, Louvel contemple la foule contenue par la Garde. « La Garde Royale ! dit-il; en vérité, c'est trop d'honneur me faire ».

Sur la place de Grève, au pied de l'échafaud, il reste quelques instants à genoux devant l'abbé Montès. Puis, extrêmement pâle, soutenu par deux aides, il gravit les degrés de la machine fatale¹.

1. D'après le *Moniteur*. — Certains auteurs rapportent des paroles que Louvel aurait prononcées à ce moment. Sur ce point, les récits sont absolument contradictoires, et aucune pièce officielle ne confirme l'un plutôt que l'autre.

COMMENT CLASSER LOUVEL

Déductions médico-légales et sociales

Il peut paraître étrange que cet enfant doux, austère, sobre, et scrupuleusement honnête soit devenu un grand criminel. Et pourtant, Louvel adulte s'explique par Louvel enfant. Rien d'ailleurs n'est aussi important que la formation de l'enfant qui organise des tendances héréditaires sous l'influence de l'éducation et De Maistre pensait que l'homme moral est formé à sept ans.

Tout jeune encore, Louvel, taciturne et inquiet, s'abandonne volontiers aux rêveries et recherche déjà la solitude; on ne lui connut aucun ami d'enfance. Jamais il n'accepte le moindre conseil de sa famille, pas même de sa sœur Thérèse qui pourtant le chérissait et le choyait à la façon d'une mère, et à 18 ans, il part pour son tour de France sans l'en avertir. A l'école il n'apprend rien, mais il lit tous les papiers qui lui tombent sous les yeux. Cette insociabilité, cette suffisance discrète et cet autodidactisme impliquent déjà un fonds d'orgueil et de défiance bien particulier.

Plus tard la surestimation de sa propre personnalité éclate dans chacune de ses réactions. Louvel fait preuve

d'une psychorigidité manifeste, se montre entêté dans son travail, ne supporte aucune contradiction. Cet homme, qui n'a pu acquérir la moindre notion d'orthographe ou de grammaire¹, ne craint pas d'aborder Newton et Descartes. Il traite de tout : physique, histoire naturelle, industrie, économie politique, voire même médecine. Un premier amour, peut-être le seul, révèle chez lui une jalousie féroce. En toutes circonstances Louvel étale cette satisfaction présomptueuse de se voir différent de ses semblables et de se croire d'une essence supérieure. Enfin, après le crime, tout son comportement est empreint d'un orgueil qui ne sait plus se contenir. Une légère préoccupation hypochondriaque ajoute encore à ce tableau de vaniteux.

L'inquiétude, la perplexité, une certaine susceptibilité ombrageuse, le défaut de spontanéité dans le geste, et surtout ce soin constant d'éviter toute intimité témoignent une profonde méfiance. Toujours correct et prêt à rendre service, il reste cependant vis-à-vis de son entourage dans une réserve plus ou moins hostile. Dans les mois qui ont précédé le crime, ce sentiment a atteint un degré extraordinaire et Louvel

1. Voici un échantillon de la prose de Louvel : « Suivent moi la more de Louis seiz et té donc il névitable ou ellé té nesaser pour le Bien de tous ou alor la nation entièr au ré lsutore de consantir de lui autée la vie, seu qui auré deu le défande on été ché l'étrangé. Je supause que sa été né-saser cune parti sa famille pour se sauvé la vie dulez étai; une foi le calme rétabli la nation les sau replain, mais point dutou il son talé aumanté le nombre des armées des nations étranger prende le armes contre la france cai té bien ennoposition du carактер françai, au lieu de les plaine on lesa Blamée ce qui les a de nouveau Rendu creminel dé lorse il nou secée de nuire a la patri cependan le duque de futatin de lor que toute lais nations; punije; a larivé en dix huit cent catorz... Je masuré de mé sidée sa voir si javai torre ouré son la quantité de réfection ma toujours persuadée que la nation etté de honoré, je né jamais de mavit couru a pré les honeur, mai aussi jai toujours fui le d'héonheur, suivent moi sei le seul cause oul omme ne doi pas surevive. »

fabriquait même ses vêtements dans le but de supprimer toute relation qui ne soit strictement nécessaire. Cette méfiance est en outre la cause de quelques interprétations et parfois il se croit observé. Mais ces interprétations sont de peu d'importance et revêtent un caractère purement épisodique.

Louvel, surtout, ne s'adapte pas. Instable, il mène une vie de vagabondage, espérant toujours être mieux là où il n'est pas, même quand il se trouve à Porto-Ferrajo en milieu sympathique. Avant de se fixer à Paris, dans le but que l'on sait, il erre de ville en ville, change sans cesse de résidence, de domicile, de maître; et partout il se réfugie dans la solitude. Ses voyages à Calais, à Fontainebleau, à l'île d'Elbe, semblent, après ses réponses embrouillées, trouver davantage leur justification dans son instabilité et son défaut d'adaptation.

Ainsi s'expliquent aussi les tendances à la revendication que Louvel présente dans son adolescence. Il a peut-être de bonnes raisons pour éviter le service militaire ou pour demander un congé de réforme; mais il n'est pas normal de tomber malade d'inquiétude et de joie en apprenant son sursis et de menacer de désertir pour obtenir sa libération.

L'ensemble de ce fond mental est conditionné par un jugement faux, une logique déviée; et il n'est pas sans intérêt de préciser cette défectuosité de l'esprit.

On constate déjà dans son enfance une tendance au manque de critique. Ses concepts le séduisent plus par la sonorité verbale que par la plénitude et le contenu des mots. De grandes idées générales le séduisent sans

l'obliger à une activité utile et une organisation de fait. La théophilanthropie devait l'attirer. Elle suffisait à contenter une sensibilité faussée et une intelligence plus soucieuse de la paille des mots que du grain des choses. Louvel cultivait plus l'apparence que la réalité. Il cherchait à se paraître à lui-même un grand homme et ainsi il était amené à convaincre le monde de la grandeur et de l'importance de son être. D'ailleurs son culte de la Patrie fut purement verbal ; il chercha dans un mot sonore un moyen d'illusion qui ne l'obligea à rien, et ce grand patriote aurait mieux servi son pays en faisant simplement son service. Nous chercherions en vain dans sa vie une activité un peu continue capable de participer à un effort national organisateur et constructeur. Louvel plus tard détruira ; il n'aura rien produit.

Il a conçu un Louvel réformant le monde, il n'a pu concevoir un Louvel bon ouvrier. Et cet idéologue, dans une méditation résignée, cherchait sa voie sans voir très clair en lui-même. A Metz, il est soudainement illuminé. A la faveur d'une émotion provoquée par la déchéance de Bonaparte, Louvel comprend soudain son rôle ici-bas. Il considère les Bourbons comme le symbole de l'Injustice et du Déshonneur ; il conclut à la nécessité de les détruire. « C'est un abus vraiment inique de l'intelligence, a dit Anatole France, que de l'employer à chercher la vérité ou à juger selon la justice les hommes et leurs œuvres. » Mais Louvel prétend que « le déshonneur est la seule cause où l'homme ne doit pas survivre. » Cette idée paralogique s'impose à lui avec une fixité qui l'opprime et le persécute. Poussé par un tempé-

rament mystique, son esprit s'exalte jusqu'à transformer sa façon de concevoir les choses en idées véritablement délirantes. Petit à petit, le délire se systématise et s'organise... Louvel croira à la valeur de son inspiration. Il croira à une mission confiée par la « Justice et la Raison » qui trouvent en lui l'homme prédestiné à la transformation du monde.

Alors s'affirme chez lui la suppression à peu près complète de l'autocritique, au moment même où il paraît la rechercher et l'admettre. Tout processus de contrôle sérieux et impartial est écarté à priori. Rebelle à toute discussion, il n'accepte contre son idée aucun argument, même s'il paraît ne pas en méconnaître la valeur. Dans sa prison, Louvel avoue encore : « Je n'ignorais pas tout le mal que mon crime causerait à la France » et lorsque les officiers de paix lui démontrent son erreur, il répond simplement avec un sourire ironique : « Oh ! oui, je sais... mais j'ai vu les choses différemment ».

Le paralogisme apparaît dans bien d'autres circonstances. Ce grand ami du peuple, élevé dans le culte républicain, et qui s'indigne contre les abus d'une monarchie, pourtant libérale dans le moment, en arrive à concevoir la nécessité d'un despotisme autrement absolu (suppression de la liberté de la presse, droit de tuer pour le souverain, etc....). C'est à vouloir appliquer la logique à outrance qu'il sort des limites de la vérité.

Mais cette fausseté du jugement ne s'impose pas toujours de prime abord. Dans ses interrogatoires il défend sa conception délirante avec toutes les ressources d'une dialectique serrée et le comte Anglès n'a pas toujours

la vérité pour lui. Les Romains, et Cicéron tout le premier, ont parfaitement admiré le meurtre de César. L'assassinat de Tibérius Gracchus ne fut pas davantage blâmé. Les moralistes grecs encourageaient le meurtre du tyran et Plutarque le considérait comme un devoir et un acte de vertu. Au Moyen-âge il en était encore de même et le meurtre du duc d'Orléans grandit la popularité de Jean Sans Peur. L'erreur fondamentale de Louvel est de méconnaître que la vérité sociale n'a qu'un temps et qu'elle est appelée à se modifier suivant l'époque, le lieu et les circonstances ; et cela au moment même où il le proclame : « ce qui est un crime dans un temps est une vertu dans un autre ». Cette erreur est encore un trait qui explique son impossibilité d'adaptation.

Louvel, homme supérieur, ne pouvant songer par conséquent à se transformer, voit dans ce défaut d'adaptation la nécessité de modifier le milieu. S'il n'élabore pas de système pour l'avenir, il veut renverser les Bourbons pour provoquer l'avènement d'un maître plus juste et ainsi il s'apparente aux *réformateurs sociaux*. Par son geste il entend apporter le bonheur à l'humanité en assurant le règne de la Justice ; son acte prétend à une portée sociale et Louvel est un *revendicaleur altruiste*. Après son crime, ce philanthrope qui se sacrifie pour venger le déshonneur des Français nous laisse pénétrer plus intimement au fond de sa mentalité. Il se révèle passionnément amoureux de son moi. Ses contemporains ne le comprennent pas. Mais les générations futures devront bien à la lumière de son expérience reconnaître la puissance de son intelligence. Il sera un grand homme.

Louvel revendique son droit à la gloire. Cette attitude quelque peu théâtrale tient à la fois de la conviction et de la gloriole. Il est donc difficile de faire la part exacte de l'égoïsme et de l'altruisme chez Louvel; mais, certainement, de sérieuses réserves sont à faire sur la valeur de son altruisme.

L'absence complète de troubles sensoriels, la conservation de la lucidité, l'orgueil et la méfiance servis par une parologie morbide, l'inadaptabilité qui en résulte, conduisent au diagnostic indiscutable de *paranoïa* qui évolue sous la forme d'un délire de *revendication altruiste* avec un minimum d'interprétations.

L'idée fixe de Louvel n'a pas pris possession de son esprit sans réaction ni résistance de sa part. L'idée du crime s'est heurtée à tout le système de tendances qui constituait sa personnalité propre. D'où, à l'intérieur de lui-même, un conflit sur lequel nous avons insisté, chemin faisant. Le début d'un délire systématisé chez un paranoïaque est souvent marqué par une phase d'inquiétude où les sujets discutent, interrogent. Ravillac fait quatre fois le voyage d'Angoulême à Paris, casse la pointe de son couteau, l'aiguise de nouveau. Mais ces malades ne tardent pas à trouver la certitude. Chez Louvel, il n'en est pas de même. Lamartine l'a représenté « roulant dans une tête étroite une pensée mal comprise et souffrant jusqu'à ce que sa main fatale l'ait déchargé par un crime du poids et du martyre de son idée ». Louvel lui-même n'entrevoyait de soulagement à cette lutte que dans la réalisation du crime : « Il importait à mon repos que j'exé-

cute mon projet ». En réalité, il n'a jamais retrouvé son équilibre mental et le doute l'a constamment obsédé, sauf peut-être de très courtes rémissions.

Son indécision pendant les cinq années qui ont précédé le meurtre est caractéristique. Louvel cherchait à se distraire de son idée, et tout à la fois il poursuivait la recherche des moyens propres à provoquer la conviction. Dans une même réponse il déclare : « J'ai eu tort d'aller à l'île d'Elbe... J'ai bien fait d'aller à l'île d'Elbe ». Son discours à la Chambre des Pairs dénote aussi une incertitude bien particulière. Quatre fois Louvel en recommence la rédaction et n'est jamais satisfait de son œuvre; il ajoute une petite note en marge qui démolit ce qu'il vient d'écrire. Devant la Cour il est hésitant et d'aucuns assurent même qu'il n'a pas terminé certaines phrases. Après la séance il déclare s'être trompé; ses paroles auraient dû être autres; et il rectifie ce que son discours pouvait contenir d'inexact. Après comme avant le crime, nous l'avons connu incertain, irrésolu presque aussitôt qu'exalté.

Cette lutte s'accompagnait d'un sentiment vague de malaise, et Louvel n'était pas sans se rendre compte, au moins jusqu'à un certain point, de son état morbide. Lorsque son avocat lui annonce qu'il plaidera la démence il se contente de répondre : « Vous connaissez votre métier ». Un paranoïaque pur aurait bondi.

Ce doute obsédant, cette irrésolution persistante semblent être conditionnés par un terrain plus ou moins anxieux. De fait, les gardiens de Louvel ont assisté à

de petites crises d'anxiété qui se manifestaient surtout par la pâleur et la contraction du visage, une respiration difficile et entrecoupée. L'agitation motrice, qui à certains moments ne le quittait ni jour ni nuit, l'insomnie, les gémissements et les cris nocturnes, les réveils en sursaut, enfin des colères en feu de paille, tiennent encore de l'inquiétude. Un tic désagréable, « celui de chercher avec sa langue à ôter quelque chose de ses dents », agaçaït les officiers de paix. L'impossibilité de l'attention qui lui interdisait toute lecture est un phénomène intellectuel inhérent à l'anxiété. La tristesse notée par ses sœurs, le besoin de consolation dont lui-même fait l'aveu sont encore des éléments dépressifs. Enfin l'inaptitude à réagir par des sentiments et des émotions adéquats à la situation, la froideur, l'indifférence qu'il manifeste en maintes circonstances, indiquent une diminution de la fonction du réel. Peut-être faut-il encore rapprocher de ces faits le teint bilieux que sa sœur a observé dans les jours qui ont précédé le crime, et l'alternance de diarrhée profuse et de constipation dont il s'est plaint dans sa prison.

Il faut donc admettre chez Louvel, à titre d'élément surajouté à la constitution paranoïaque, un appréciable appoint dépressif du type dit *psychasthénique*, ou peut-être mieux *anxieux*,

*
* *

Du point de vue psychologique pur, comment classer Louvel? Depuis le commencement des philosophies on a été appelé à séparer deux types de caractères,

d'une part les intellectualistes, d'autre part les empiristes. Platon disait : « Au fait, on a l'impression qu'il se livre en eux comme un combat de géants, si ardente est leur dispute au sujet de l'existence ». Pascal distingue l'esprit géométrique qui « a des vues lentes, dures, inflexibles », et l'esprit de finesse qui « a une souplesse de pensée qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime ». W. James établit une division analogue : « Aussi bien, la différence de tempérament est-elle entrée en ligne de compte dans le domaine de la littérature, de l'art, du gouvernement et des mœurs, tout autant que dans celui de la philosophie » ; et il considère d'un côté le type délicat (rationaliste, intellectualiste, idéaliste, religieux...), de l'autre le type barbare (empiriste...). « Les hommes ne s'entendent pas, dit Poincaré, parce qu'ils ne parlent pas la même langue et qu'il y a des langues qui ne s'apprennent pas » ; et il sépare les logiciens et les intuitifs.

Chez Louvel, l'affectivité paraît manifestement réduite et on chercherait en vain dans sa vie la moindre trace d'amitié ou d'amour, exception faite peut-être pour ses sœurs. Il s'oppose donc à Rousseau qui écrivait : « Pourvu que vous sentiez que j'ai raison je ne me soucie pas de vous le prouver ». Louvel, au contraire, prétend ne procéder que de façon rationnelle. Chez lui l'élément intellectuel domine et la passion est toute de raisonnement. Il aurait pu dire comme le marquis de Sade : « Je ne sais ce que c'est que le cœur ; moi je n'appelle ainsi que les faiblesses de l'esprit ».

Mais en réalité, il semble qu'on puisse dire que toutes

ses facultés fonctionnent mal et à faux. Il perd le sens des réalités concrètes pour vivre dans l'irréel. En même temps sa faiblesse augmente, sa capacité d'attention faiblit... « L'esprit croit naturellement et la volonté aime naturellement; de sorte que, faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux ». Ce texte de Pascal éclaire la psychologie de Louvel. Il n'y a union des facultés que dans le contact avec le réel et cette unité fait la preuve du contact; au contraire toute division s'accuse avec la chute à l'irréel.

Il n'en reste pas moins vrai que la vieille classification doit être conservée. Il est toujours légitime de distinguer l'homme qui réagit avec son esprit, l'homme qui réagit avec son cœur.

*
* *

Louvel, délirant altruiste, appartient à la catégorie des *magnicides-types*. Il n'a rien de commun avec les criminels que M. Régis a réunis sous la dénomination de *faux-régicides*. Parmi ceux-ci, certains sont des conjurés ou des salariés à la solde de sociétés secrètes. D'autres, atteints d'un type quelconque d'aliénation mentale, ont pu tuer, *par occasion*, un grand de la terre. Plus nombreux sont les *revendicateurs égocentriques* qui, désirant attirer l'attention sur eux, se livrent souvent à un simple simulacre d'attentat. Quelques-uns de ces *persécutés raisonnants* satisfont leur rancune ou leur vengeance personnelle sous couleur d'altruisme, de mysticisme politique ou religieux; ainsi l'abbé Verger

poignarde Mgr Sibour en pleine cérémonie religieuse aux cris de « Pas de déesses ! » Aubertin tire un coup de feu sur Jules Ferry, l'abbé Cotilla supprime d'une balle de revolver l'évêque de Madrid.

Les *magnicides délirants altruistes* peuvent être franchement *hallucinés*, tels Jacques Clément, Staaps, Guiteau. D'autres, Ravailac par exemple, n'ont de troubles sensoriels qu'à titre épisodique. La plupart sont des *paranoïaques* comme Louvel. Mais les *régicides type* de M. Régis ne sont pas tous des aliénés, et dans ce groupe, le départ est à faire entre les *délirants* et les *passionnels* à la façon de Charlotte Corday.

Les *passionnels* purs non délirants nous paraissent *responsables*, et leur crime doit être abandonné au jugement du jury. Mais la passion se développe volontiers chez les déséquilibrés et les cas sont nombreux dans lesquels la question de responsabilité est complexe et demande à être discutée.

Louvel se sépare complètement des passionnels. Paranoïaque *délirant*. « il a été contraint à une force à laquelle il n'a pu résister ». Il est *irresponsable*.

Nous n'envisagerons pas la question au point de vue social. Mais l'exemple de Louvel illustre la difficulté d'exercer une prophylaxie du crime chez de tels sujets. Avant la catastrophe, l'opinion publique accepte mal leur internement. L'état mental de ces paranoïaques est fait d'un mélange de raison et de déraison, et Jean-Jacques parlait de ses deux âmes hebdomadaires : « Par l'une, je me trouve sagement fou ; par l'autre, follement sage ». La désharmonie de leurs facultés n'est pas tou-

jours apparente. Louvel cachait soigneusement son délire et savait se rendre sympathique. Un philosophe érudit, Barthélémy-Saint-Hilaire, a pu tracer de lui ce portrait : « Ouvrier laborieux et honnête,... sérieux et grand comme il convient de l'être à l'homme dont la vie est pénible et occupée, surtout amant passionné de sa Patrie qu'il connaît pour l'avoir quinze ans parcourue et qu'il adore pour l'avoir servie... prenant ses haines au sérieux, comme il y a pris son labeur et sa vie, ardent dans ses croyances politiques parce que l'égoïsme ne les a point formées, droit dans son jugement parce qu'une pratique dure et constante l'a toujours mis en rapport avec la réalité, inébranlable dans ses résolutions parce que la fausse science ne les a jamais perverties, la mollesse jamais arrêtées... Louvel est donc excusable pour ses vertus, si jamais, pour quelque titre que ce soit, patriotisme ou autre, le crime devait être excusé ».

Est-il plus belle erreur de jugement ?

CONCLUSIONS

I. Louvel était atteint d'une psychose chronique caractérisée par le développement d'un délire systématisé sans intervention d'éléments hallucinatoires et évoluant indépendamment de tout affaiblissement intellectuel. Un *orgueil* incomparable l'a porté à se considérer comme très supérieur à son milieu, à dédaigner l'opinion de ses semblables et à se croire l'élu de la Patrie pour redresser les erreurs de tout un peuple, tout en conservant le souci constant de passer à la postérité. Une *méfiance*, poussée à un degré extrême, a orienté son esprit vers une tendance à la persécution et lui a permis de cacher pendant six ans ses idées délirantes. L'*inadaptabilité* a fait de lui un instable, un vagabond et l'a rejeté dans la solitude. Un *esprit faux* lui a fait méconnaître la relativité des règles sociales, et, le trompant sur sa propre valeur, l'a incité à réformer le monde au lieu de poursuivre la transformation de lui-même; en interdisant toute autocritique, cette défectuosité de l'esprit a occasionné le développement d'un paralogisme autour duquel Louvel a systématisé un délire tendant à la destruction d'une famille

royale qu'il considérait comme un obstacle à l'accomplissement des destinées de la Patrie. Ce fond mental a été l'exagération de tendances manifestées dès l'enfance (insociabilité, autodidactisme, défaut de critique, jalousie, entêtement). L'ensemble de ces caractères impose chez Louvel le diagnostic de *paranoïa* avec *délire de revendication altruiste*, sans interprétation prépondérante.

II. Par ailleurs, un doute obsédant qui n'a quitté son esprit qu'à de courts intervalles, une irrésolution manifeste jusqu'à la dernière minute de sa vie, un état d'inquiétude pénible accompagnant le conflit qui se livrait à l'intérieur de lui-même, une activité anxieuse avec insomnie et respiration difficile et entrecoupée, l'attention devenue impossible, sont autant d'éléments dépressifs, du type psychasténique, ou mieux *anxieux*, surajoutés à la constitution paranoïaque.

III. La question de la responsabilité, du point de vue médico-légal, n'est pas discutable. Louvel est un irresponsable. Socialement la question est autre.

Vu, le Doyen,
H. ROGER

Vu, le Président de la thèse,
H. GLAUDE

Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY

APPENDICE

Procès-verbal d'ouverture du corps de S. A. R. le duc de Berry.

L'an 1820 le mardi 15 février à deux heures de relevée :
Sont entrés MM. les docteurs en médecine et chirurgie cy-
après nommés, savoir :

1. M. Portal; 2. M. Alibert; 3. M. Distel; 4. M. Regnault;
5. M. Hallé; 6. M. Bougon; 7. M. Aubin; 8. M. Fournier;
9. M. Lucas; 10. M. Guérin; 11. M. Baron; 12. M. Bruslé,
tous docteurs en médecine et chirurgie attachés aux mai-
sons du Roi et du Prince; 13. M. Dubois. 14. M. Dupuytren;
15. M. Roux; 16. M. Blancheton; 17. M. Drogard; 18. M.
Therrin; 19. M. Lacroix¹.

Auxquels nous avons donné lecture de notre ordonnance
en date d'hier.

MM. les docteurs sus-nommés ont déclaré qu'ils étaient
prêts à obtempérer, ont prêté entre nos mains serment de
procéder en leur honneur et conscience aux opérations à
eux confiées.

Le dit serment prêté, MM. les docteurs sus-nommés ont
procédé à l'ouverture du corps qui a été faite par M. Du-
puytren aidé de MM. Bougon et Roux et nous ont ensuite
fait le rapport suivant :

Une plaie de deux pouces de longueur, ayant ses com-

1. Dans cette longue liste de médecins, le Dr Cazeneuve avait été ou-
blié.

missures en haut et en bas, à la partie latérale supérieure droite de la poitrine, dans l'intervalle de la 5^e à la 6^e côte.

Sous les téguments de la poitrine, et dans le tissu cellulaire sous-cutané et intermusculaire une infiltration sanguine de plusieurs pouces d'étendue en circonférence.

Une division dans les muscles du 5^e espace intercostal droit, à deux pouces en arrière de l'union du cartilage avec la portion osseuse des deux côtes correspondantes.

Dans la cavité de la poitrine le poumon droit traversé de part en part.

Le péricarde traversé à sa partie droite et inférieure près de son union avec le diaphragme; sa cavité contenait environ une once et demie de sang en partie liquide et en partie coagulé.

A l'oreillette droite du cœur, une ouverture en deux points opposés, l'une près de l'insertion de la veine cave inférieure, l'autre vis-à-vis de la première¹.

Au diaphragme, une plaie étroite occupant son centre aponévrotique, à la gauche de l'ouverture qui livre passage à la veine cave inférieure. Le péritoine qui tapisse ce muscle inférieurement n'était point lésé.

Toutes ces plaies situées sur une ligne oblique, de droite à gauche, de haut en bas et d'avant en arrière. Dans la cavité de la poitrine, deux livres à peu près de sang en partie coagulé, en partie liquide.

Lesquelles lésions nous estimons sans aucun doute avoir causé les accidents éprouvés par le prince et la mort qui les a terminés.

Lecture faite par MM. les docteurs sus-nommés ont affirmé leur présent rapport qu'ils ont signé avec nous juges d'instruction...

Fait et clos à 7 heures du soir le jour et an sus-dit.

1. Le Dr Valentin prétendit que l'oreillette ne pouvait pas être touchée, sans quoi la mort aurait été beaucoup plus rapide.

BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS

Archives Nationales : CC. 503 à 53. — F⁷ : 2.200-6.745-6.746-6.906. — O³ : 1.651. — BB¹⁸ : 1.060 à 1.064-1074-1075-1315.

Archives de la préfecture de police : Aa/348 et suivants.

IMPRIMÉS ANONYMES

Imprimés de la Bibliothèque Nationale (1820) : Lb⁴⁸ : 1.431-1433-1.437-1.441-1.447-1.448-1451 à 1.455. 1.638-1.652-1653-1.655 à 1.661. 3.188 à 3.190.

— Ln⁶ : 33.

— Ln²⁷ : 13.007 à 13.013.

— Inventaire G-21.117.

Imprimés de la Bibliothèque de l'Opéra (1830) : 5.528-5.531-5.538-5.522-5.548-6.386-9.046-9.047.

Causes politiques célèbres du XIX^e siècle par une société d'avocats et de publicistes, 2^e volume, 7^e livre, 1827.

Ch^{er} de K... — *Les préceptes ou la religion sous les rapports politiques* (à l'occasion de l'attentat de Louvel), 1820.

C... D... — *Assassinat commis sur S. A. R. Charles-Ferdinand, duc de Berri*, 1820.

M..., avocat. — *Procès de Louvel*, 1820.

M... G... — *Histoire complète du procès de L. P. Louvel*, 1820.

Louvel, Mörder des Herzogs von Berri. — *Geschichtliche Darstellung dieser Mordthat*, Meissen, 1820.

Sur Louis XVIII, sa cour et son règne, par une Dame de qualité, 1892.

Abrantès (Duchesse d'). — Mémoires sur la Restauration, t. V, 1838.

Barthélémy Saint-Hilaire. — Psychologie criminelle. (*Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mai 1832.)

Bastard (Comte de). — Rapport fait à la Cour des Pairs.

Beaumont-Vassy (vicomte de). — Mémoires secrets du xix^e siècle, 1874.

Berry (Miss Mary). — Extraits de journal et correspondance (1783 à 1812), 1866.

Boigne (Adélaïde d'Osmond, comtesse de). — Récits d'une tante, t. III, 1897.

Bourdon (Dr). — Illustres médecins et naturalistes, 1844.

Broglie (Duc de). — Souvenirs, t. II, 1886.

Cabanès (Dr). — Légendes et curiosités de l'histoire, 2^e série, 1921.

— Les indiscretions de l'histoire, 3^e série, 1906.

Chateaubriand. — Mémoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort du duc de Berry, 1820.

— Mémoires d'outre-tombe, III^e partie, livre VII.

Chevalier. — Réfutation des révélations du baron de Saint-Clair sur l'assassinat du duc de Berry.

Clausel de Coussergue. — Projet de proposition d'accusation contre M. le duc Decazes, 1820.

Coriolis d'Espinouze. — La mort du duc de Berry, 1820.

Cullerre (Dr). — Les psychoses dans l'histoire. (*Archives de neurologie*, août 1912.)

Delandine de Saint-Esprit. — Vie du duc de Berry, 1820.

Dide (Dr Maurice). — Les idéalistes passionnés, 1913.

Dupuytren. — Déposition faite le 25 mars 1820 à la Chambre des Pairs sur les événements de la nuit du 13 au 14 février 1820.

- Esquirol (Dr Jean-Etienne Dominique).** — Note sur la monomanie homicide, in Hoffbauer (Johann Christoph), « Médecine légale relative aux aliénés et aux sourds-muets ou les lois appliquées aux désordres de l'intelligence, annoté par Esquirol et Itard », 1827.
- Favart.** — Détails sur l'assassinat de S. A. R. le duc de Berry, 1820.
- Forestier.** — Un mot sur les deux procès-verbaux dressés après la mort de S. A. R. le duc de Berry, 1821.
- Fouquier (Armand).** — Causes célèbres de tous les peuples. t. I, Louvel, 1858.
- Frager (Marcel).** — A la barre de l'histoire (1805-1820), 1911.
- Frémilly (Baron de).** — Souvenirs (1768-1820) publiés par Arthur Chuquet, 1908.
- Gachon (Emile).** — Histoire de la théophilanthropie, 1870.
- Genil-Perrin (Dr).** — Les Paranoïaques, 1927.
- Gontaut (Duchesse de).** — Mémoires, 1909.
- Grave (E.).** — Le duc de Berry et Louvel, 1903.
- Hapdé (J. B. A.).** — Historique des événements funèbres de la nuit du 13 février 1820 (1820).
- Lamartine.** — Histoire de la Restauration, t. V.
- Lécirivain.** — Procès de Louvel, 1830.
- Lesur (C. L.).** — Annuaire historique universel pour 1820.
- Lions (J.).** — Histoire du duc de Berry et procès de Louvel, 1820.
- Lucas-Dubreton.** — Louvel le régicide, 1923.
- Mahul.** — Annuaire nécrologique, 1820.
- Marquiset (Armand).** — A travers ma vie. Souvenirs classés et annotés par le comte Marquiset, 1904.
- Mejan (Maurice).** — Histoire du procès de Louvel, 1820.
- Mesnard (Comte de).** — Souvenirs intimes, t. I, 1843.
- Montassut (Dr Marcel).** — La constitution paranoïaque. Thèse Paris, 1924.
- Nauroy (Charles).** — Les derniers Bourbons, 1883.
- Pasquier.** — Mémoires, t. III et IV.

- Peuchet (J.).** — Mémoires tirés de la police de Paris, t. IV et VI, 1838.
- Pitou (L. A.).** — Le trône du martyr du 13 février 1820.
— Le véritable dernier coucher de S. A. R. le duc de Berry, 1820.
- Proal (Louis).** — La criminalité politique, 1895.
- Regis (Dr Emmanuel).** — Les régicides dans l'histoire et le présent, 1890.
- Reiset (Vicomte de).** — Souvenirs du lieutenant général de Reiset (1814-1836, t. III).
— La duchesse de Berry.
— Les enfants du duc de Berry, 1905.
- Rochechouart (Comte de).** — Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, 1889.
- Roullet.** — Récits des événements qui se sont passés dans l'administration de l'Opéra la nuit du 13 février 1820 (1862).
- Saint-Clair (de).** — Révélations sur l'assassinat du duc de Berry, 1820.
- Serre (de).** — Mémoires, t. II et III.
- Thomassin.** — Die Ermordung des Herzogs Carl von Berry und sein mörder Louvel. Mit Lösung der Complicenfrage (München, 1892).
- Vaulabelle (A. de).** — Histoire des deux Restaurations, t. I.
- Villèle (Comte de).** — Mémoires et correspondance, t. II, 1888.

Périodiques.

- Le Carnet*, avril 1902.
- Le Conservateur*, février 1820.
- Le Constitutionnel*, février à juin 1820.
- Le Drapeau blanc*, n° du 15 février 1820.
- L'Echo des Tribunaux*, février à juin 1820.
- Le Moniteur universel*, février à juin 1820.
- Le Renommée*, février à juin 1820.
-

BORDEAUX. -- Imprimerie J. BIÈRE
18, 20, 22, Rue du Peugue. — 1928.

